

Dana Espaze Sasi

MANU ou le déguisement
du lieu.

TONE

EN CAS DE PERTE,
MERCI DE CONTACTER :

Dana Espaze Sasi

Commence le mardi 24 Mai 2016.

Votre numéro de passe 13 Octobre 2016

Pan's MAXI

Introduction

Souvent, pour ne pas dire tout le temps,
Narcisse n'est qu'une chimère propre à l'homme,
et pour être plus sûr, la proie des abstractions
que la nature lui a léguée. En elle,
je soupçonne ce terrible grand mystère propre
à l'homme d'être responsable des maux de
notre société : le premier d'être avec cette
volonté intrinsèque que nous avons tous
héritée depuis des temps reculés qui nous
échappent. Il n'y avait pas de paradis sur
Terre avant l'histoire.

D'autre part il est aisé de constater
que ce que nous nomons amour jette
rarement ainsi à qu'il y a de plus méchant
dans notre société ; du moins lorsque
celui-ci arrive soudainement, propre de
tous les doctes qui sont les notes et qui
nous aveugle, nous rend stupide, plus
bête que ces réalités tout d'un coup, de
nos mythes, et par conséquent nous emmène
la plus souvent vers une violence unique qui
débute, dans un processus inexplicable, et
que nous pourrions être la plus belle des
acquisitions humaines.

Enfin, j'exagère un peu en généralisant ce
"courage" pourtant si présent dans notre société,
mais ce mythe est universellement né pour
chaque nation pour atténuer et aider à

La reproductivité de notre espèce, mais au point
ce bonheur d'être en vie. Mais l'homme
a cette particularité unique de posséder
ce qu'aucun animal au monde a.

Si l'homme que je porte à cet étrange don
m'indispose aujourd'hui, c'est à cause de l'histoire
d'un amour à ses côtés qui j'ai eu
ma vie à partir de ce moment de juillet
1990. Cette expérience pénible et stupide qui
va de 1990 à 1991, allait à jamais changer
ma vie, m'a mis une confiance toujours
intacte, manquant de peu de devenir du monde
des vivants.

Aujourd'hui, je me dis que
j'ai été bien bête et naïf à cette époque,
mais cette histoire faisant partie d'un "moi" à
jamais, je devais de l'aimer pour le reste
de ma vie. Regretter cette période? Non,
paradoxalement elle allait aussi m'affirmer,
me plus avoir peur de ma véritable nature, cette
nature que tout le monde craint; elle
allait enfin me rendre heureux et en adéquation
avec cette violence constante de notre civilisation.

Pour le Mardi 24 Mai 2016.

A - SEPTEMBER - 10th 1990

UGANDA EST
La situation que j'ai eu avec un ami d'autre
jour fut quelque peu étrange quand je
lui racontais cette expérience difficile que
j'avais vécue entre l'année 1990 et 1991.

Tout avait commencé par la photo d'un mec
tomber d'un projet qui m'était du temps
à se concrétiser. Il s'agissait de la
photo d'un mec par toi bien peu être
homme, et ayant le directeur qui, avec un
potentiel embryonnaire et restait dans la norme,
comme par mal de personne que j'avais connue
dans ma jeunesse. Cette photo représentait
Manuel Borge, le mec qui en 1990 allait
me rendre fou.

Il avait bien changé depuis, et il est vrai
que cette photo surprenante trouvée sur Facebook,
ne pouvait pas refléter le homme que
c'était lui dans ce temps-là. Elle est pourtant
si importante, car c'est la seule photo que
j'ai de lui et même si la photo formatée
de Manuel depuis ce si long temps, mais
c'est un peu pour moi, je la gardais tel
une relique d'un temps révolu, car je
pouvais quand même retrouver le visage
et les yeux si doux qui avaient fait
changement pendant longtemps, mon cœur.

En même temps, je me disais comment,
devant ce regard si froid, j'avais eu

aujourd'hui il y a 26 ans par la mise par
aujourd'hui dégage la plus totale indifférence.
Même le souvenir me paraissait poché à force
de regarder cette photo. Je ne voyais plus un
beau nez évasé par mes larmes, mais un
type banal à la limite laid mais, sans
oublier uniquement de juger, je me disais
aussi que d'une certaine façon, je devais
être comme lui aujourd'hui. Une destruction
face à ce rien comme ne devais pas, si
longtemps après, faire de moi un être
qui ne demande qu'à se venger.

C'est en ce jour, que ce rien ~~devait~~ doit
refléter ce que je considérais comme étant la
vraie apparence grâce à cette mémoire intacte
que j'ai su sauvegarder malgré les années
passées. Aussi, je n'ai jamais oublié ce
visage transfiguré depuis par le masque
pourtant si fin. L'intellect de ce lieu est,
je l'espère, clarifié par quelques éléments
mentionnés sur l'un des grands murs
de notre humanité et qui pourtant demandent
être la plus belle chose au monde et qui
pourtant nous avons souillé à cause de
notre égocentrisme exalté.

L'histoire est pleine de drames dont d'antiques
ont le mystère que nous appelons "amour"
et qui nous semble si à la fois si
capable d'expliquer, de lui donner une
signification raisonnable.

Beaucoup d'entendre, sans être le spécialiste qui
n'existera jamais, je comprendrai son ce

raisonnement un peu trop étiqué et résolu
au fur et à mesure de l'écoulement d'une
histoire qui ne marque même à ce jour.

J'ai senti, du même que je le pensais,
d'étayer mes propos et me rendre sur la
dure pour mieux appréhender cette course
féroce de ma existence qui allait manquer
un tournant important dans la suite de
celle-ci que je n'ai pas voulu; dans tout
ce que j'allais découvrir sur le mystère de
l'être et qui ont fait ce que je suis, en-
être, et être qui souffre même, car je suis
très très fragile de chose qui m'entourent
et que je trouve aléatoires et que j'ai
pourtant, à ma grande regret, bien, sur
tout, fait, pleuré à ma grande et honteusement.

J'espère bien entendre que le caractère de
ce rien ne sera pas trop influencé, mais
j'ai toujours été un peu trop déboussolé par
mes émotions même à 26 ans et tout
évolué depuis les événements. Si jamais
je devais prouver cette volonté brûlante de
jeunesse de l'effort de l'amour, je souhaiterai
prouver aussi que cela n'altère jamais le
caractère viril de ce que je raconte
dans ce rien qui passe, comme de nos jours
en guise quelques uns dont d'antiques principes
qui déclinent beaucoup de mes espoirs et
derniers arguments liés, contrairement à moi j'espère,
un fait définitif qui fut pour lui, le tout,
d'un moment de sa existence, une seule
insolence. Pas pour moi bien entendu, même

si je le repète, tout me semble constant et
oublié; c'est peut-être ce que j'ai de
gagné à jamais, comme sur du papier, la vie
qui fut la même

II QUOD PRAETERITUM ET TENEBRAE.

J'étais une simple banalité qui n'avait, que
pour être de ce monde, la terre des morts,
bon, très bon des vérités d'une vie très
trop présente en moi. Cette terre des morts
que je jetais derrière moi. Je le voyais un instant
en même temps, alors que je la sollicitais
les de mes longues mains en sollicitant et
mélancolique d'un monde que j'avais en
disparition ou dont me restaient les quelques
souvenirs qui ne suffisaient pas à guérir la
justesse à la importance de mon destin.

Dans ce monde bien étrange et cette vie
si aléatoire, j'avais en présente cette chance
spectaculaire d'être un jour à temps pour
prendre conscience, ne pas subir et ne pas sombrer
dans ce chaos déprimant d'une jeunesse justifiée
en 1981, une maladie d'une survenue
maligne, qui m'apportait à la fois une
clé de la vie mais aussi dans une route
perpétuelle par l'ignorance et le regret d'une
partie de la personnalité humaine, de nombreux
moments qui ne demandaient qu'à jouer
de cette vie qui leur avait été offerte
des années auparavant dans ce langage, cette
histoire inexpliquée dont je fais partie.

Cette terrible souffrance que je voyais faire
partir d'un autre temps, à travers les
hommes, s'était une déshumanité, devenu bien
au-delà de la violence, le prolongement

d'une hétéro intrinsèque que nous portons. Toujours
un nous, surgit d'un je qui fait du mal
à comprendre, car nous en nous avec une telle
hétéro que je ne sais toujours pas, me demandais
l'impression d'un drame en train de se jouer
entre de nos amours à je en train à la
humilité du monde et que j'ai toujours en
pour me faire tout à fait naturel.

Sur cette terre, habitant des monts, je m'imaginai
le futur habitant des monts à venir en pensant
à tous ceux qui, étant bien de monde, souffraient
de cette terrible maladie car on se rappelle de
"JIDA", non pas parce que ce nom présente certains
de nos désagréables mais parce que depuis
de années nous avons au début des années 80,
cet organisme étant le symbole suprême de
l'obésité et de la honte pour tous ceux
qui avaient en la malheur de vivre en France.
Vark pourquoi je m'attachais sur ces terres, parce
à la recherche et j'étais d'un monde que
je voyais possible quand j'étais jeune.

Dans cette douleur insupportable, je vivais
la conscience d'une vie tout comme ont même
à chaque instant de l'oeil on avait la vie,
unite qui appel au sommet et qui pendant
les quelques heures à la fois agréables et
terribles, ne nous fait plus ni remède, ne
plus ni voir, sans parfois quand surgissent
les quelques rêves d'enfance, que l'on
repete au réveil, lequel qui peut donner toute
une vie.

Cette sombre période, que je redoutais depuis
mon enfance parce que je savais que me faire
d'un être était différent des autres, avait
pu être une femme bien plus dramatique de
l'année 1984 quand, dans la vie de tous
les jours, j'étais l'homme de cette terrible
maladie mortelle issue de l'amour.

L'abus de cet état allait nous faire braver
du noir puisque cette maladie allait être
celle des amours interdits que la télévision, en
manque d'information, broyait du noir pour
le plus grand plaisir de dogmes précisés qu'une
grande proportion de la population n'avait
allait ignorer, surtout de voir disparaître
une partie d'eux même jusqu'à peine de
contraint. Alors, on m'interdisait officiellement
d'être ce que j'étais depuis toujours.

Depuis j'ai dû dire pour l'écrit que nous
ne parlions de nos amours, je ne pouvais pas
voir au début les proportions, qu'allait prendre
le problème qui allait avoir des réponses et obstructions
donc nous avons toujours été victime ; victime
d'une ~~de~~ situation qui dure depuis plus de deux ans,
depuis l'arrivage des migrants, migrants
toute puissante qui avaient pu le faire
sur une longue période faite de raison.
Le grand changement allait nous faire à
une en dehors de toute norme bien
établie.

Et pourtant, j'ai toujours eu, depuis
que je suis en ce monde, été un

un être tout à fait naturel tout en étant
bien insouciant et j'avais, pour ainsi dire, commencé
là-bas : Des ris aux, j'ai été tourmenté
lorsque j'ai appris que cet enfant que j'étais,
aimant inconditionnellement mon prochain et quelque
peu d'âge de ce dernier. allais devenir ce
seul et mal caduc qui allait me couronner.
J'allais pourtant, jusqu'à ce jour, être le
porteur d'un monde intérieur uniquement parce que
en 1981, j'avais été le seul à accepter à
jouer le rôle de cette femme, et j'en avais eu
être pour un garçon, traité par ce droit
médical désigné moi aussi en tant que malade et
réagissant qu'un tout, sous cette malheureuse pro-
te manger alors qu'elle se demandait qu'en soit.
L'acceptation de ce rôle pour les fêtes de fin
d'année du début de la balade était d'un
naturel pour un esprit aussi libre que le mien.
Mais, je ne savais pas que les années suivantes,
ce rôle allait en réalité révéler ma véritable
nature. J'allais, tout comme cette terrible
maladie, être le porteur d'une grande partie
de la peur qui se disaient être mes camarades.
Pour échapper, sans rien de ma véritable nature,
j'ai décidé de, que possible de trouver cette
défense dont j'avais tant besoin et c'est
cette nature et cette campagne bien mystérieuse
de l'ouest, que j'allais me réfugier en attendant
la transformation d'un corps que j'attendais
depuis cet amour ou j'avais compris que
mon enfant allait un jour disparaître.

Je ne désirais pas pour autant faire disparaître
un fait, et souffrais j'en suis sûr, de cette
cette aide d'enfant à jamais. Pourtant de lui
je n'avais pas été tendre avec moi avec une
mise malade et maladive aussi qu'un enfant
toujours absent qui ne nous aimait pas. Je
portais beaucoup d'admiration malgré tout à
ce père, qui, j'avais de moi, avait subi
de l'absence difficile avec les problèmes de ma
mise dont elle n'y était pour rien, car tout
comme elle, mon père avait eu une enfance
très difficile ; ils s'étaient par la suite de
l'absence continuellement à une fois, mon père,
me jettait avec ce moi et malgré la rue
commence que nous aurions fait dans notre
enfance, j'avais mes parents ne nous
avaient jamais ou jamais ; j'aurais pour cela
leur une gratitude si rare de nos jours et
leur compréhension face à nos devoirs de
débilité tout en ne vivant pas en enfants
et soupçonnant que nous aurions été. En revanche,
malgré cela, il me manquait encore un peu
d'une liberté que j'attendais avec une
impatience paternelle depuis que je savais que
mon départ définitif de l'école de la balade,
en juin 1986 pour cause de fin de la définitivité
de cette école, allait devenir devant moi
des années les plus heureuses de ma vie et
comme pour me souvenir aux heures les
plus sombres de mon existence.

Je ne pouvais pas me que quelque chose de

différent du moi, une transformation soudaine, allait
exacerber cette trop grande solitude et ce min
tant de moi que mon corp réclamait depuis si longtemps,
car d'attente avait été longue. Et dire que devant
toute cette période d'attente et ce jusqu'à aujourd'hui,
je le voyais ~~par~~ comme de sombres images, puis
à me fondroyer à chaque instant, de peur de venir
de ces moments de proie et d'intense jouissance
revenir comme de nouvelles expériences, instants rares,
peus au déclin de la Volonté d'une part avant
1983 et plus tard et moi de l'autre 1984. La
première me ~~se~~ permettait de redonner d'un incident
qui m'allait par deux longtemps, tout comme la
seconde ~~par~~ ; mais cette seconde allait me faire
jouir de bonheur quand un jour de ce mois
d'août 1984 j'avais fait la rencontre fortuite
de ce très beau Katyl de 17 ans, qui allait
~~me~~ m'intéresser au plaisir du bonheur, quand
durant ce quasi non loi de la Défense, j'avais
eu avec lui ma première véritable expérience
du bonheur de faire, même si ce fut un
jeu rapide, de ce amour d'attente que je ne
comprendais que par ces rares images que
j'avais eu l'occasion de voir. Le quasi de
cette comme lui l'aide d'être avec plus
en 1984 et on se sentait un véritablement
dans une zone de plaisir, dès la fin de
démontant de cette rencontre qui avait
démonté ma vision du monde à jamais et
qui en même temps, m'empayait, car au
jour je voulais rester encore pour longtemps,
~~et~~ enfant j'étais au mieux.

Incroyablement, j'étais incapable de croire de que
mon corp réclamait depuis l'âge de 12 ans, début
de ma puberté et depuis, sans me rendre
compte de la durée de ce corp et de ce avec qui
appelaient de toute ses forces à jouer à l'acte.
Cette véritable première fois de la fin d'une
quantité de la Défense toujours en pleine intimité
un ~~de~~ de balade que je faisais quelquefois
pour oublier la mélancolie d'un voyage en l'air
qui avait eu lieu au mois de juillet de ce
même été, était le seul refuge que j'avais,
trouvai pour échapper à un quelconque être. Tout
surtout alors que ce été radieux, ~~et~~ n'avait
pas souvenir de mon de mon Paris qui avait
été le lieu de son travail après de longues
années de voyages dans les pays d'Europe et
d'Asie. La Ganance. Le jour j'avais en jouant
à regarder la TV ~~et~~ et j'avais les cigarettes
l'habitude alors que me venait, avec l'aide de
mon Paris, luttait pour ne pas sombrer dans
l'alcool à nouveau. Voilà pourquoi, cette expérience
avec ce Katyl se terminait comme une expérience
et à malgré un début difficile qui me fit
un mal de dire, car ~~je~~ pour la première
fois de ma vie j'avais compris la véritable
sens de cette expression vulgaire tout entendre
"aller se faire mousser". Et effet, au début,
le double était si vite que j'ai failli
m'évanouir, mais la patience de ce beau
me me donne une confiance totale en lui
et c'est pour un jeu d'attente et d'attente
de plaisir que j'avais connu l'expérience

d'un instant, une puissance n'intéressait plus jamais et reprenait. A l'abri de cela, les expériences que j'avais eu avec Rome, Victor et lui-même au château de la Vilette alors que j'étais prébendaire, avait eu d'une banalité que beaucoup d'autres garçons de cet âge ont eue de leur différence c'est que je m'étais épuisé d'un amour pour avec Rome, amour qui n'allait pas être réciproque. Les amours font la première milice de moi-même et devant l'impossibilité de la voir se renouveler, car j'avais rompu dans cette école qu'il était interdit, considérée comme une maladie mentale que pouvait se guérir, j'allais sentir en quelque sorte dans la lecture, les morts qui allaient faire partie à jamais de moi quotidiennement.

Je dus lutter longtemps pour vaincre en moi-même cette auto-compréhension qui allait s'accomplir un jour quand j'allais enfin quitter, après la lecture, l'Ecole Espagnole de la Pompe pour aller au lycée Espagnol de Neuilly et on parlait souvent de quelques démons qui m'avaient fait tant de mal au château, car eux avaient compris depuis le début que "j'en étais". De Miquel était de ce ^{abp} par je ne sais quel miracle et soudain cet amour possible de la mort, j'allais me réfugier à nouveau dans mon imagination, mes histoires et surtout dans le monde et de devenir. Il ne me manquait plus qu'à Paris. Parler que j'avais laissé derrière moi au château et qui ne manquait plus rien.

celle période allait être aussi plus souffrante par rapport à la suite des événements que j'allais vivre.

Au lycée Espagnol, le sursis avait peut-être calmé les vagues d'angoisses de ce moment qui ne m'embêtaient plus, peut-être espérais-je de ne plus sentir dans moi je ne souffrais et pensais que Fernando avait quitté à jamais le monde de l'enseignement espagnol, j'allais enfin retrouver une paix sereine et même parfois des intentions nobles et surprenantes de la part de ces quelques maîtres qui pendant ces années m'avaient traité de P.D au château. J'étais heureux et en équilibre avec ce corps ; le jeûne de cette maladie que j'étais devenu de rare à surprendre, avait calmé cette débauche à l'adultère qui m'avait rongé. Juste me manquait Rome, car j'étais parti pour lui toujours des sentiments que j'avais en moi à l'époque.

Malgré tout les efforts déployés pour ne pas souffrir, quelques nouveautés du lycée, de nos heures allaient me justifier pendant pas mal de temps. Je voyais aussi quand certaines connaissances qui se transformaient en peine d'amants inaccessibles. Les justifications de ne pas être débarrassé de mon amour, j'avais senti d'une certaine façon, pour ne pas dire l'unique de ce lycée ayant hérité de la grâce des hommes, ce goût immense pour la violence comme une abstinence, allait en la fin de cette

scolaire à nouveau m'empêcher dans une espèce
de carapace protectrice rétrospective à ma propre envie.
Pour cela, j'allais rentrer dans cette prison dans
la suite de plus total de ma vie existentielle en
me faisant passer pour celui que je n'étais pas;
l'idéal de ce que mes camarades attendaient
de moi dont mon meilleur ami Noël qui
jusqu'à présent ne s'était douté de rien. C'est
très plus tard, en 2001, que j'allais lui
révéler, à sa grande surprise, ma véritable nature.
Mais changer ne suffisait pas et quelque chose
me disait qu'un jour un geste me trahirait. C'est
donc à cette période que j'ai compris qu'il y avait
un ~~me~~ ~~est~~ ~~était~~ qu'une relation : changer imperceptiblement
d'amour-amour. Un autre problème se posait
à moi ; je ne pouvais pas poursuivre des études
en Espagne alors que mes parents désiraient
complètement à désirer et que je savais de toute
façon que j'avais dans mon projet, je le répète, j'avais
un peu d'activités en Espagne, mais beaucoup
trop longtemps dans mon pays. Je devais au
plus vite corriger cette petite lacune, et beaucoup
qui ne pouvaient être, tout comme ma
nouvelle, un jour à ma bouche à venir et
même si j'étais l'un de ces élèves à prendre
la double nationalité... par exemple espagnol et
celle d'ailleurs française.

Un jour, je discutais avec un ami un
peu timide mais d'un de ces avec
Maurice. Amoz à moi me comprenait.

Il rappelait Pablo Pongal. Il me
raconta que de la route suivante,

il allait quitter le lycée Espagnol pour se
retrouver dans un lycée français qui possédait
une section internationale espagnole. L'idée donc
de m'inscrire dans le lycée un peu spécial allait
de soi pour rattraper mes très grands retards
et je comptais bien le faire pour l'année
1988-89. Le que je voulais par faire, c'est
que cette décision allait me rendre très
malheureux ; je savais ce que je quittais mais
pas ce que j'allais trouver dans ce projet
d'une nouvelle vie, bien plus ardue.

Mon âge n'allait pas non plus m'aider à
me sentir au mieux, car j'avais oublié un
paramètre essentiel, important : mes relations
dans mon société de deux ans. Mes
bêtises dans l'incapacité à voir l'existence
de cette réalité et la complexité de nos
camarades que j'allais connaître allait
faire de cet être que je suis, le véritable
solitaire qui allait, par défaut, se pointer
dans les lieux les plus isolés
de la banlieue parisienne et parfois de Paris
intéressants même.

Un soir où j'étais déprimé, pendant ce
mois de novembre 1988 et peu de temps
après avoir emménagé au Levain à Nanterre,
un loi de la Défense, je rencontrai des
amis par la gare St Lazare en prenant
le train omnibus et une amie qui $\frac{1}{2}$
allait directement à la Défense.

Le week-end avait déjà envahi la ville et

Je ne me voyais pas rester dans cette tour
Hér de Nanteau qui me déprimait beaucoup
trop ; et c'est alors que j'ai décidé, pour fuir
le quartier de Boulemelle, de descendre dans
le gare d'Assise-sur-Seine pour rejoindre
les quais de Seine qui se trouvaient à une
cinquantaine de mètres de là. Je ne sais pourquoi
ce soir-là une voix m'indiquait d'aller
rejoindre les quais mais quelque chose me
poussait. Cette voix intérieure me disait que
mon corps allait enfin s'épanouir.

Effectivement, ce soir-là, j'ai rencontré, dans
la crainte la plus forte à cause de ce mal
toujours présent, un très beau mec d'une
théologie d'année qui m'attristait et qui se
frottait les yeux sur ces quais très étrange
et j'encaissais à la fois. Le beau mec semblait
m'attendre depuis pas mal de temps et nous
étions les seuls dans ce coin, jadis de tout
et tout, j'en étais sûr.

Au début je n'osais pas le suivre malgré
l'absence de la situation, peut-être de
jamais de l'embarras ; mais et sans
me fâcher j'ai pu se diriger : j'allais le suivre
sur ces quais sombres et tranquilles, loin
de tout danger même si je me méprenais
un peu de cet environnement inquiétant.
Une jeune fille vint de me voir, j'en étais sûr
ou plus de Polie, qui aime aux autres
non présente en plein plein plein
amable par les habitants.

Nous avons quand même, après une enquête
de notre le monde, le bon idéal pour assurer
nos positions si naturelles. Je suis sûr que ce beau
mec nous aidera, dans les années 70, en arrivant
à la naissance de ma nation à l'air mais
je ne pouvais pas l'être, car le faitisme
de cette maladie aussi que mon âge - j'étais
mieux à l'époque - me hantait et malgré
le beau corp musclé et ce ne n'est
qui m'aurait été de suivre normalement,
je bloquais contrairement à lui. Je n'ai pas
hésité, devant ma crainte bien visible, à
se baisser sans la moindre crainte pour
me pousser avec un plaisir si rare, qu'il
ne m'a pas guère longtemps pour que
j'explorais ma sexualité dans le bonheur alors
que je voulais lui épargner ce que je
souhaitais être un acte si risqué. C'est
lui important il me semble la préoccupation,
car en effet ce beau mec n'avait pas
laissé la moindre trace sur mon nez de
cette substance qu'il avait avalé avec plaisir.

Je me sentais terriblement coupable me
disant qu'il ne savait pas quel mal
terrible dévrait de nous comme nous
ou alors pire, se sachant lui-même
coupable et donc condamné, il s'en
frottait allégrement, profitant au passage
d'un ou le privilège de jouer avec
un premier plaisir. car à l'époque
surtout de ma première expérience
cela depuis 1929 ; mais cela à un de

savait pas, car nous n'avions pas prononcé
le moindre mot durant cette expérience bien
brève.

Je quitte en courant donc les lieux stériles
de ce que j'avais vécu mais aussi existé comme
je ne devrais pas être depuis des années ; j'étais
aussi un peu punie, car cette expérience bien
trop courte ne m'avait pas satisfait : il me
manquait quelque chose pour être totalement
apaisée et cela n'était pas possible à cause
du SIDA.

En sortant des murs, la peur de cette expérience
était toujours présente, un jour le pont connu
de chacun d'entre nous et les semaines qui
ont suivi cette réalité seconde expérience
m'avant, pour la première fois, à faire un
test du virus du VIH à l'hôpital de
Lambourcié même si je savais que je n'avais
pas pu de risque lors de cette soirée spéciale...
Lorsque je suis allé à l'hôpital pour faire
ce test anonyme, j'ai été surpris dans la
salle d'attente de la mode propre que dégageaient
les personnes qui attendaient dans une pièce
indéfinissable fondée, mais qui n'avait
dans ces visages effrayés bien aucun qui
n'auraient pas à masquer une détresse
très à fait légitime ; leur air était
celui d'anxiété et j'étais bouleversé par
le spectacle si triste auquel j'assistais.

J'étais désemparé par ce que je vivais dans cette

salle d'attente qui ne m'inspirait aucune confiance et
qui me paraît tout austère ; je me demandais : Pourquoi ?
Pourquoi nous qui n'avions rien fait de grave, sans
celui d'accuser avec un peu plus d'intensité notre prochain.
Le celui était présent mais j'avais du mal à l'exprimer,
l'air par ce dernier mot qui pouvait un jour
en tourner avec moi si je ne décidais d'arrêter
comme les cadavres que j'avais vu dans cette salle
d'attente, cadavres pour beaucoup qui avaient été fait malade
et étaient de la par le cadavre quand leur corps
se dressaient de leur yeux bien ceux de désespoir.
N'ayant pas confiance en un seul examen, car
l'un peut indiquer et l'autre peut avoir accepté
nos questions bien triste, attendant le résultat d'un
examen de sang stérilisé et purifié, je décidais
d'en faire un autre en même temps à l'hôpital
de la Salpêtrière quelques jours après.

Une surprise fut grande quand je me suis présentée
dans la salle d'attente de ce centre de diagnostic ;
j'étais la seule personne présente ce jour là
alors que j'avais eu, un ou deux jours auparavant,
le résultat négatif de celui de Lambourcié. Le seul
résultat ne me suffisait pas.

Trois semaines plus tard, après de longues nuits de
stress non justifiées, l'hôpital de la Salpêtrière
allait confirmer le résultat négatif du test
qui m'avait ~~été~~ donné tout de suite.

C'est à partir de ce jour que la peur d'acquiescer
sur la raison. Ce seul message qui me restait
pour calmer la douleur, de mon corps si blessé,
était de pardonner les malades sans lui à la

la recherche de la seule rue, de ce seul qui
acceptait uniquement comme plaisir le plaisir
de l'écoulement, sans plaisir sans pour un par
venir cette espérance douloureuse de l'échec
douloureux.

Il était surtout de demander si des moments ou
je trouvais réellement le plaisir tant attendu
dans le plaisir le plus insouciant et abandonné
des moments que je vivais dans la longue
marche en allant vers cette part de bonheur
pour moi, cette malice s'était fait envier
une certaine pour effrayer une grande part
d'une population bien particulière de ces
fines, douloureuses des morts.

Les long cours du lycée m'ennuyaient profondément
et fatiguant la fin des cours pour aller
faire ma longue marche quotidienne et
revenir la, un tant de moi, car en effet
je ne me sentais pas bien des fois, j'étais
en quelque sorte de l'école.

Au lycée je n'avais personne en qui
je pouvais avoir confiance, excepté Maria,
avec qui je me voyais un dimanche
mesure porte à la maison d'été en
faisant de l'écoulement et du temps.
un temps. Elena qui avait la particularité
d'avoir le même âge que moi.

On avait avec elle, plus probablement et
jeune que jamais, comme les jours
comprendre une solitude et une souffrance.

Ma seule et seule amie de l'époque qui était
la même et que j'avais déjà vu, une vie
à mi chemin entre une enfance déjà requête
et une vie d'adulte qui se faisait faire
douloureusement dans sa globalité.

Ainsi je devais et je pourrais tous les
jours les plus insouciantes, dans des marches
sans fin, que je trouvais par hasard par
je ne suis quel moment de distance avec
cette. Malheureusement, un moment d'attente
le plus souvent épuisée pour le corps et
pour l'esprit, car elle ne m'apportait rien
de nouveau à moi mais à elle.

Un soir du mois de juin, ¹⁹⁸⁹ alors que se
terminait l'année scolaire, je devais
par hasard d'aller faire une tour au bord
de l'école, et là à la fin de mon chemin
dans la tranquillité et de ne pas être trop
loin de ces moi. Le jour de, la course
régnait dans le bois qui ressemblait plus à
un parc immense qu'à un véritable bois;
des moments il était bien moi, surtout
que celui de l'école de la route qui
me manquait tant.

Je devais aller de l'autre de la route et
un jour et à moi-même que l'obstacle tombait,
je constatais l'absence d'homme de plus en
plus heureux alors que je me sentais sur
un très grand chemin ami, au milieu d'un
chemin de terre battue, une fois à pied
de la part douloureuse.

Il ne me fallait pas longtemps, me fier et
à mesure de l'avenir de la nuit et
surtout des regards si amers qui se posaient
sur moi, pour comprendre que le hasard
m'avait amené dans le lieu du bon ou
le bonheur se résumait de deux coups
pour annoncer leur présence, les plus précieuses.

Je ne me sentais pas de danger pour avoir
devi et ce lieu existait ma amanté,
même si je n'étais pas bougé depuis les
heures de la nuit, sans une fois pour
aller au bord de la nuit le canal qui
traverse le bois et qui a ce caractère
propre une petite cascade propre au
rue et à cette nature dont j'avais été
accoutumé depuis fort longtemps.

C'est à la tombée de la nuit, que
je quittais les lieux pour rentrer au
vrai, comme à moi, une grande surprise
de me complètement une qui voulait
me servir et que je considérais de faire.

Je savais que j'avais trouvé un autre
lieu propre au bonheur, même si
je savais aussi qu'un tel lieu existait
dans ce bois si connue depuis par
mal de temps, le Bois de Boulogne
ayant une réputation d'élégance depuis
son aménagement il y a plus d'un
siècle.

Un jour, alors que je me reposais

dans une très grande solitude, malheureusement
d'un ami qui se faisait de plus en plus
winter, j'avais décidé de faire une
promenade nocturne dans cette partie du Bois
de Boulogne, car j'y avais pu une certaine
compréhension de ce lieu que je trouvais très plus
apte à me rendre moi-même malheureux. Je
savais aussi, que, subitement du grand
balade, sans j'en suis sûr de l'avenir, je
pourrais annoncer tous ces fantômes, malheurs
qui ne demandaient qu'à s'exprimer, car
certains, soit, cette petite parcelle du bois pourrissait
et même en un temps record, plus d'une
centaine de personnes recherchant le même
but que moi. Le devoir était venu et
surtout et de plus, je pensais de plus en
plus de me voir avec cette perception de s'être,
ayant compris depuis lors que la présence
active dans ce rapport, me protégerait
de ce mal qui traîne avec je me
d'innocence.

En me promenant sur la terre de cette
parcelle, me me en été me servait
dans son cachet. Le type, au visage par
très attrayant, et de la même réputation,
me rendait un peu malade comme une
étrange que tous les deux et afin qu'il
me laisse en paix une bonne fois pour
tout, je décidais d'aller à se rencontrer
pour faire simplement sa connaissance et
sans aller plus loin.

Quand je me réveillais et que j'allais à
la toilette, le mec s'assit le pied
pour m'attendre sans lui dire un mot.

Après d'avoir lui, je commençais par lui
dire "Salut" et ensuite je lui disais que
c'était pour me dire, aussi un peu justifié
dans le sens bon, il pourrait aller chercher
ailleurs, car il ne m'intéressait pas. Sa description
de voyage dans le village et au lieu de
partir, comme on le dit, les souvenirs, il
se présentait très brièvement mais poliment
sa prétention s'appelle "PD"; il me
proposait ensuite de faire une marche ensemble
et je ne refusais pas cette démarche. Car
après tout je me disais qu'à se plaindre, je
n'aurais peut-être pas voulu que d'autre se
comporta de la sorte.

Après d'avoir de cette sorte le récit
à son plénier, c'est aussi que je parlais
pour la première fois de connaissance d'une
meilleure peut-être comme moi, peut-être, qui ne demandait
aussi qu'à parler; et je me disais d'essayer
avec lui en apprenant ce nous prenait:

Perrine.

Le que je regrettais pour rapport à cette
amitié, c'est qu'elle était confondu à la
Bori de Boulogne, sans doute la pratique...
Même qu'importe, presque toujours on lui-même
intimide, se questionne sans pour lui qu'échange,
attendant en fait ne dit rien de la connaissance
qui me hantait depuis 1926.

A⁴ pour plus que que moi et poliment, courtoisement
à son usage, un corps sculptural digne d'une
statuaire grec, il avait tout comme moi échappé
à ce terrible mal qui ravissait l'âme. Je
m'indignait surtout la certitude de la Bori la
plus propice à éveiller mon sens tout ce me
m'attirait en garde des dangers que j'ignorais;
et m'indiquait aussi la autre certitude,
disponible dans Paris mais aussi dans la
plaine cosmique, bien que je soupçonnais pour
certain - comme la Bori de Vienne - et d'autres
bien plus insaisissable que j'ignorais, comme au
alentour du mystère de Jante, donc il me
disait que les liens étaient particulièrement
dangereux non seulement à cause de Jiles mais
aussi de brèves de cœurs de PD.

Contrairement au Bori de Boulogne qui était
au lieu en jante, les liens que nous avait
indiqué Perrine étaient particulièrement à tout honneur
de la jante et je parlais même me faire
de aussi dans le plus célèbre d'entre eux,
le jardin de Thérèse, que Perrine appelait
"Tata Beach", car le danger allait lui
au sein de ce jardin, jusqu'à qu'on de
d'une brève qu'on ne faisait bien, par
de très beaux miroirs un peu trop stéréotypé
à une fois pour être honnête; je préférais
à lui dire le mystère des liens par
comme ce la connaissance était beaucoup plus
sympa.

Perrine ne disait aussi fréquemment la bien

guy, de la capitale. Je savais que de tels établissements spécialement ouverts pour les existants, mais je n'avais pas y aller, car ils étaient réputés pour être un peu étroits et surtout beaucoup de ces immigrants qui passaient leur dernière journée à leur tour d'adieu, la plus totale de notre société, avaient été contaminés dans le même endroit qui avaient eu leur dernier de gloire à la fin des années 70 et pendant les années 80. Le soir, très présent dans les lieux, était un lieu pour que l'on les fragmente.

Aussi, je me souviens de ce jour repensant à ce, ~~autre~~ j'étais allé faire un tour à la rue St Anne qui n'était plus que l'ombre d'elle-même; c'était en 1986.

Bien, plus tard, parais-je dans la Halle, l'un de ces lieux; j'avais un bon de la soirée de cette soirée, des visages rongés par la maladie. Désormais, ma tristesse avait été telle, que je ne supportais pas de voir ces visages si tristes et abandonnés dont je pouvais deviner qu'un jour, resteraient peut-être que le dernier souffle d'un vie trop injustement trop court.

Les paysages bien stupides à cette époque allaient heureusement changer, quand un jour je compris l'essence de ce joyeux paradis et que ces lieux que je voyais allaient me rendre enfin

heureux...

Dès lors, avec toutes ces informations données par Pierre, quand je n'étais pas au Bois de Boulogne, je passais mon temps à la découverte de ces nouveaux lieux et se m'ouvrait par moi d'un nouveau d'entre, comme le bon qui se trouve quelque part entre Vincennes et St Germain; lui un peu spécial ou la rencontre était plus justifiée et plus étrange que dans le lieu le plus connu. ~~Un~~ Un soir, je suis même allé à jamais mais j'avais été qu'elle les lieux trouvant ces derniers avec bonheur et comme me l'avait dit Pierre, très dangereux.

~~Aut~~ Le qui me gênait en recherchant pour les lieux de chaque le, les connus, c'est cette impression de voir par moi ce mes effrayants ou alors des mas, très très stéréotypés qui arrangeaient le plus souvent de nature, ce naturel que je cherchais en vain. C'est pour aller à la recherche d'une nouveauté qui se faisait de plus en plus rare, que je me décidai de reprendre mes longues marches sur le quai de Seine au regard de grande balade en suivant le plus souvent les bords de Paris.

Un jour, alors que je me trouvais sur l'île St Denis, sur un quai à l'abandon, j'ai vu un beau mec sportif en jogging dont je savais qu'il n'était pas de la que

pour faire du sport. Le mec fit surgir
en moi une jalousie desormais terrible d'une
très grande frustration, car il était beaucoup
plus effrayé par ma présence que moi par
le venin, ce qui ne l'empêchait pas
de monter ses pectus à travers du cellophane
noir qui laissait des traces indélébiles
qui faisaient briller ma corp. Peu de temps
après et nous obtînmes le nouveau contact avec
lui, car il me repêchait ou faisait jeter du
jardin quand je voulais m'approcher avec
lui une première conversation, par voie
un autre mec un peu plus âgé très plus
avancé qui me dit que le dernier avait
toujours en cette attitude de reptil bizarre.
Peut-être qu'il avait du mal à arriver
à véritable nature?

Je réalisais ce rêve de ne pas pouvoir
avoir un lien avec lui. Je réalisais
qu'une simple brulure et il faut dire
que le spécimen était d'une rare beauté.
Il avait le feuillet d'un chaton
rouge et l'émotion m'envahit. Pour
moi il représentait l'idéal de ce que
je recherchais en sexe depuis cette
expérience de la quasi ~~de~~ dernière
quelques mois auparavant, espérer que
je regrettais, car je n'avais été
un gros péroré. Je n'avais pas, à
ce point, senti ce mec présente
depuis deux fois mes fantasmes; bien

plus que celle que j'avais eu en 1976 avec le
meilleur kényen du 17 ans.

Pourtant, les deux étaient très son et très son
homme du monde; peut-être pour quelques
dépense de personnes tout au plus, des enveloppes
et d'achats pour d'un point très peu fréquente et
si sûr, que la frustration qui m'empêchait
à point de me jeter finalement aussi un
plan très avec cette sexuelle personne, une loi
du point et dans de brulures, des culottes
et brulures, plan qui allait me apporter, car
ce mec, présent, ne m'aurait pas donné le
temps de sentir une rage de la bouche quand
soudainement sentir une douleur dans la
bouche alors que je pensais sans arrêt à la
beauté avec sport présent une loi de loi.

Je ne sentais vraiment comme un co et
je n'avais pas senti cette puissance ni surprise,
malgré tout le type qui m'avait senti, une
pas par l'acte en lui-même mais parce qu'il
avait bien, pour son plus grande bonheur, la
totalité de ce que mon corps avait produit.
Je lui avais dit une jalousie qu'il avait
un de la distance que je ne suis pas sûr
et que son attitude avait été impossible.
Blaise, je quittais ce lieu prêt par
le fantasme de ce mec avec qui n'avait
pas voulu de moi-même parce que rétrograde par
une race intérieure que j'avais des mecs
à comprendre en fait. Je me disais peut-être
que ce mec devait peut-être aussi mener une

double ni, qui s'en? Aussi qu'il en soit, il
avait rendu la tolérance de cette justice bien
malheureuse et c'était à jamais dans une
position de frustration et de jactances.

Cette frustration et ce malheur profond en moi,
je voulais en quelque sorte le partager à
la fin de ces longues vacances scolaires en devenant
un me disant, que j'allais en parti s'offrir
aux camarades adultes que j'avais vus
au lycée, et me procurer pour un document,
un me disant, et que je n'étais pas
un fou. J'avais pu le dire, pour
la même production, que plus rien ne
serait possible avec les ignares, dont
certains que je pensais intègres et que je
savais qu'ils n'allaient plus revenir au lycée,
arrivant à leur manière usuelle à moi
dans un meurtre qui m'échappait. Je pensais
surtout à Pablo qui avait perdu cette
bonne qu'il avait en ce lycée espagnol,
car comme le centre cours de ma classe,
je ne jurerai pas j'ai de sa classe
sociale. J'habitais en haut à l'école
que des habitants dans un appartement
du XVI^{ème} arrondissement. On peut
être caché des IBT à la défense
et pour moi le mot privative n'avait
pas de sens. Tout comme pour les
autres dont Samuel Smilga, fils
d'un certain au talent quelque peu

doutant et dont j'avais en le deus de vérité,
à quelques reprises, le appartement bordelique qui
contenait de très nombreux tableaux surréalistes qu'il
s'était fait faire par un jeune mais aussi ici
et de un Picasso ou un Dalí; le plus intéressant
à l'entrée de ce appartement si grand,
un "gunkel" qui avait à condamner les
morts en Espagne avant la mort de Franco
en 1975.

Enfin, ce je n'étais depuis ce jour et je souhaitais
à nouveau dans une sorte de dépression qui allait
me rendre mal et m'empêcher à l'école à apprendre
cette fin des morts.

Aussi, pour moi un monde dont j'avais l'impression
qu'il me répétait, je reprenais en hâte mes
longues marches, allant bien au delà de
raisonnable tout en m'engageant sur un si de
constance à la perfection peu à peu,
je partais à la recherche en moi d'un point
que me faisait défaut de plus en plus et
le temps. Il était pour moi à ces longues
marches.

Un jour je pris le RER A jusqu'à la station
de Buzay et Liger. Comme il était encore très
tôt, je décidai de prendre une nationale
à quelques lieux de la pour marcher jusqu'à
la nuit tombante; je ne voulais pas rester
des mois. Le samedi je le voulais même
pour obtenir le meurtre que je souhaitais
en semaine au lycée, meurtre qui pour moi
fut une indifférence.

C'est alors qu'après un très long moment de
marche, je découvrais enfin, au beau milieu
d'un immense terrain vague oublié des hommes,
une très grande maison abandonnée qui
avait l'air d'être vécue de mille parts et
uniquement pour moi. Bien qu'abandonnée,
et dans un état plutôt de bonne condition,
je ne pus pas pour moi-même et de constater
que de temps en temps, dans certaines pièces,
cette maison servait d'abri à de jeunes
sans-abris, car ceux-ci étaient par leur
présence trop inquiète, qui paraissent à
l'abandon quelques centaines de personnes ou alors
quelques cents très sales qui remplissent la
maison. Le jour-là je me disais moi-même
que j'en aurais bien fait avec moi-même
bien de moi, telle ment de dans de l'abri
de cette maison, car il y avait comme
une certaine courbe à l'endroit, me
plaisait. Je sentais aussi la présence
de toutes les choses d'autrefois qui avaient
bien plus une dans les lieux, à une
époque où tout était simple et la simplicité
des lieux et la nature à l'écart, même
si apparemment par l'homme depuis des
siècles, qui dégénèrent en hommes
que je n'avais plus connus depuis la
naissance.

Même si ma solitude me pesait, elle était
devenue pour moi en quelque sorte un art de
vivre et cela me suffisait parfois pour ne pas
souffrir trop au-delà des souffrances de la faim.

Pour ne pas éternellement me sentir seul, je
décidais aussi, au hasard de mes balades
réfléchies, de visiter tous les cimetières que je
croisais sur mon chemin et ce pour être
proche de destins qui m'étaient plus de ce monde.
Je me sentais proche d'eux, car au jour
je connaissais cette réalité du monde que j'étais
et qui un jour allait se retrouver à la place
de tous les âmes parties à jamais, ~~comme~~ les
corps devenus pour moi en quelque sorte
quelque fois sous les monuments funéraires, beaux
et faits à la fois.

Cette pesante solitude, malgré les grandes balades
parmi le vivant et le mort, lui, lui
dans cette maison abandonnée des hommes et où
la misère de chaque instant était de mise,
car je le connaissais par ce que moi-même
obtenais une redécouverte avec bonheur, était
essentielle pour cette absence qui me faisait
du mal : celle de ma très chère sœur Jeanne
que ~~je~~ je n'avais pas vu depuis le mort
de décembre 1986 où elle allait quitter
le monde après 45 jours de maladie des reins.
Durant les vacances, j'avais compris que j'étais
pour elle la seule personne de confiance de

la famille et qu'une malade sans fin restait instable.
entre elle et mes parents sans que je comprenne pourquoi
et alors que mes parents avaient tout fait pour l'aider.
Elle habitait depuis 1978 dans une école de bureau
dans dans la ville de Loughborough et depuis se déplaçait
difficilement aussi parce que la France était paraguay
par le grec, je n'avais eu d'elle que quelques
lettres et quelques rares photos.

C'est bien plus tard que j'allais comprendre, en
partie, cette attitude bizarre de la part de ma
sœur qui avait une bonne raison de ma
mort. Quand en janvier 2006, j'ai reçu
un appel terrible de mon oncle Jean ~~Paul~~ Vati
qui venait d'apprendre qu'un oncle avait trouvé la
mort début janvier 2006 de causes naturelles
à l'âge de 39 ans. Quelque chose devait
dans cette affirmation : comment peut-on mourir
de mort naturelle à un âge aussi jeune ?

À ce point, la réponse de cette question ne m'a
pas donné de réponses satisfaisantes.

Cette période fut difficile pour ma sœur et
pour moi. Le grand par exemple m'obligea
à lui une photo de ma sœur morte, photo
prise lors de la découverte du cadavre et
elle allait hanté de, mits même même encore
aujourd'hui.

Les grandes marches de solitudes esthétiques, on
je ne vivais pas grande nouveauté, pas même
de quoi me pousser des pensées sont just
être la malchance d'un pays qui x

J'aimais de plus en plus l'écriture, je ne comprenais
pas pourquoi aussi j'avais du mal à écrire
aussi la vie, les amitiés saluées qui
allaient par donner des hommes à ce cœur
si tristi ; le petit moment et la prison
que la circulation continue à s'écouler, en
conscience comme seule pour s'écouler, alors
qu'ils se dégagent dans les mirades solaires
que je jalouse de pouvoir voir le monde
d'un autre point de vue, une existence
pour dont nous devions nous inspirer
pour rendre à ~~l'âme~~ l'âme ce pendant qu'il
n'est plus depuis si longtemps, les prisons
qui sont pour moi l'absence de la perfection
et que j'aimais cette même absence,
quand je les ~~conçois~~ vois dans la rue
ou bien solaires dans ce ciel si libre, "Pierres",
comme les nommaient aussi Picasso dont
l'œuvre s'écrit pour moi les années
20.

Il ne me restait que cette nature sauvage
et les quelques traces du paysage d'été
humain, dont l'odeur descendait pour moi
une s'écrit de mon quotidien ; et pourtant,
je voulais être une des amitiés ; je
désirais, entendre une nouvelle vie que
j'avais du mal à saisir, en la d'avoir
cet esprit si fort et desirieux de
changement que je ne voyais jamais
venir. Comment faire pour changer ?
Je savais que ce pays était désiré, était

impossible à retenir et qu'il restait gravé à
jamais dans ma mémoire assombrie de souvenirs
que ne provoquait cette vie passée au lycée
et qui n'avait que peu de sens pour moi,
sans celle de temps, un temps, de la résistante
dans une forme de platitudes j'en ai vu.

Pour solution finale, pour échapper à ce monde
quotidien qui me faisait passer tout pour ce qui
dormait, trouva de quoi être indépendant le
plus rapidement possible, trouva le travail qui
me faisait sentir enfin les devoirs de l'adulte.

Je me savais pas adapté au lycée, à ces
études insipides au milieu de profs idéalistes
et de d'élèves à l'air, qu'ils étaient pour
moi bien pire que le mal de cette solitude
qui me rongerait, eux ayant leur avenir
tracé et pour qui la vie avait été facile
par papa et maman au point de bien
hurler du quotidien pénible de mes parents
qui pourtant travaillaient avec une grande
dignité de tout pays en l'année pleine.

Je trouvais aussi, pour échapper à l'ordinaire
bien desolés, l'absence de mes parents par
toute.

Aussi, quand le temps ne me permettait pas
de sortir tellement il était exécrable ou bien
de voir, des ma. parents, pour finir ce salon,
cette télévision qui ne diffusait que des
programmes bêtes, je parvenais et
m'attachais à l'école qui représentait
à la fois cette terrible solitude dans

le réel, solitude celle en noir et blanc et le
desir de voir en couleurs certains rêves qui
ne me donnaient plus envie de me réveiller.
Devant deux colonnes grises et quelques pigeons
à l'extérieur, je trouvais de quoi à moi idéal
d'un monde meilleur à l'extérieur, des montagnes
d'un monde au sein à l'extérieur d'une
mer à l'extérieur au bien comme ça qui
ne m'effrayait pas, de tout entouré de draps
rouges très sombres, tel un homme se
mouvant seul dans une salle abandonnée
et que l'on voit deviner, de théâtre ; le théâtre
de ma vie. Des choses en moi, retournant
ce drap prêt à effacer ma tragédie que
personne ne saurait comprendre.

Que me restait-il de cet autopsychisme à l'école
amputé de l'extérieur par la malchance de
me voir tout ça qui se jeta à la poubelle
en 1946 ? Deux photos que j'avais en la
tête, de première classe que l'image gravée
dans ma mémoire si apte à tout colorier
et que beaucoup considéraient comme étant
de la folie. Ce que les gens ne comprennent pas
c'est que cette folie c'était si elle qu'elle
s'attachait.

Malgré tous les moyens de fuir pour aller,
je me sentais toujours étranger à un
monde inconnu et j'en avais peur, de
de peur des hommes, au milieu des hommes,
de demander, car ce peu était qu'un
pour moi, à m'attacher sur ce drap d'écrou

que j'étais bien d'égaler et d'arrêter, malgré
la fatigue ayant épuisé mes jambes ébranlées,
à poursuivre de longues marches sur la piste
de terre où je retrouvais pourtant une fraîcheur
de mon monde. Désespéré, attendant le
lever du soleil et la tombée de la nuit,
cette nuit si douce que j'ai pu trop peu attendre,
je m'espérais de ne voir personne, sauf
mon âme perdue. Cette âme si mal comprise
et pourtant prête à toute la souffrance
bienfaisante qui me manquait. Et encore
je me demandais : Pourquoi ?

La quinzaine de cette pénible solitude, j'allais
la vive à l'été 1989 un moment même
où la France festoyait pour le bicentenaire
de la Révolution Française. Paradoxalement,
j'aimais me faire voir dans les grandes
cruelles, dédiées pour laisser passer ces
villages de chefs d'État qui se réunissent
à la Grande Arche toute venue et lointaine,
l'empereur et le long Tso-tsi ou des
politiciens, était disposé tous les soirs
de me faire. Je n'avais pas aussi, dans
mon grand malheur, aussi et attendre
à l'été à la hauteur de ces ~~tristes~~ barrières,
vêtus en uniformes qui me arrivaient, me
faisaient jurer par les mêmes
uniformes si bien portés et qui
pour ainsi dire avaient reçu les mêmes politesses
d'une banalité effrayante : ils en étaient

déposés. De temps en temps, je voyais passer
un très long intégral de l'univers de l'ère
qui me faisait penser qu'un monde trop
incel me séparait d'eux. Ils pouvaient
à tout attendre et le être, finis, de ce
devenir ne me permettait pas de savoir
de quel chef d'État il s'agissait et je
ne pouvais pas de temps de voir le drapeau
du pays en question. Le président de
la République, voyant comme ces gens
pouvaient, subit en fait voir de toutes
les couleurs pour les célébrations et ce
roulement du 4^e qui avait été en même
temps.

Contrairement à mon doux Pâti, mon Pâti
Joni et mes parents, j'avais décidé, pour
avoir un peu d'univers pendant, d'approcher
le monde du français avec l'aide de
mon Père qui m'avait trouvé, avec sa
société, dans mon temps en tant
qu'homme de ménage : d'un de mes
très tôt dans un bureau de poste du
XVI^e au moment même et d'autre le soir,
de 17h00 à 20h00, dans une banque
privée "Banque Commerciale Privée", rue
St Honoré non loin de l'Élysée.

Le travail de ménage était assez éprouvant,
car je me levais à 5h00 pour travailler
de 6h00 à 17h00, je le disais, après
un mois, de l'abandonner et mon
responsable se chargea de changer aussi

de me changer elle-même, dans cette
banque ou il y avait toujours une employée
sympa et un cadre en homme ce n'est pas
faux, pour aller travailler de 11h30 à
12h30 dans un cabinet d'architecture à
Levallois-Perret; c'était plus proche de
mes domiciles...

L'avantage de ce cabinet, c'est que je
n'y retrouvais rien avec les clients et
je pouvais à loisir photocopier tous les
documents précieux et uniques que j'avais
eu et utilisés du début de la Vabette.

Cela me changeait de cette banque de mesdames
qui me donnait l'impression d'être un cousin
que rien et quel homme j'ai de moi-même, grand
papa des amis plus tard que la direction
de cet établissement avait obtenu et permis
sa direction, amenant de nouvelles idées
et projets... Et puis que les pouvoirs municipaux
que j'utilisais, se trouvaient à côté du
Coffre de la banque ouvert tout le temps.

Je sentais aussi de la peine pour cette
employée, la seule à cause du type
nouveau qui ~~était~~ ne jouait qu'à
s'en aller au détriment des autres.

Mais tout bonnement était aussi d'être pas
des mes parents; un avant goût de cette
indépendance qui me manquait tant et que
le travail n'a mal joué et me permettait
pas d'obtenir, car j'étais payé 32 francs

bon par heure, soit un salaire mensuel à
mi-temps. Je me sentais mieux qu'à
l'école, et les études précédentes, je n'en avais
beaucoup d'une ville avec une architecture
murière n'avait pas pu passer mes
journées à la plage n'étant pas une activité
préférée.

L'idéal pour moi aurait été de travailler
dans le grand hypermarché Auchan qui
se trouve au Quartier Temp, le temple de la
consommation qui n'aurait pas pu me le
que j'avais senti à l'arrivée en moi
apparemment, n'avait pas donné de réponse.

Je devais me contenter de ce moyen mais
parce et de grandes batailles de rue-à-rue
ou, je désespérais d'être le plus sourd
de la ville d'une certaine manière.

Je ne remettais personne dans les questions
de savoir que j'étais le seul à l'hypermarket et
quand aux autres endroits, les autres
savaient que je pensais, se souvenant la
plus souvent par un accès à cause d'une
certaine tristesse que je n'avais pas
à savoir; la peur, la crainte de
la maladie était toujours aussi présente
en moi et je me contentais de
quelques épisodes occasionnels qui ne suffisaient
pas à me satisfaire. Je me sentais
très vain dans mon quotidien et
je n'avais même à attendre de
sentir des dans un septembre.

l'été ne s'ajoute et malgré mon passage
en prison. A la fin, allait, par
rapport à la précédente, être bien plus catégorique
et malgré le départ de certains camarades
qui m'avaient suivi, comme Pablo. Je savais
aussi que je restais dans une classe
qui n'était pas faite pour moi; et états
m'engagèrent profondément et je n'ai dévié
de la faire pour ne pas décevoir mes
parents qui attendaient tant de moi.

Avec moi-même, ~~comme~~ j'aurais dû de faire
des études que j'ai faites moi-même qui dans cette
société ont une mauvaise image; ainsi
mon rêve était de faire des études d'arts
pour plus tard faire la prestigieuse Ecole
des Beaux Arts; j'en savais et je savais
que j'échappais à ce destin.

En Août, je mettais un terme à mon
mariage pour cette raison que je ne
desirais plus à la fin. Je ne voulais plus
avoir tous ces absents, le monde qui me
paraissait pour une personne anonyme, traitée
comme moi-même qui n'est ni le ignorant les
autres pour ne pas rentrer dans une
violence gratuite. Pour cela, j'allais faire
comme pour d'autres personnes précédentes:
faire du vide autour de moi et
ignorer le monde qui était si loin
de moi. J'allais continuer à vivre
seulement me rendant compte que j'étais de

plus en plus constant, ~~comme~~ je voulais cette
imaginaire qui me faisait vivre, supporter
ce que je n'avais jamais voulu être; dans
une certaine mesure. Toute de l'adulte, j'avais
une partie de moi-même à vivre les rêves,
sans jamais pour moi de me supporter,
être ce que je n'avais jamais dû être
et qu'importe pour moi le jugement ~~des~~
blâmes des autres tant que je gardais
en moi cette intimité si rare et si
peu réceptible aux gens. J'avais que
allaient vivre me supporter pendant de
longs mois.

III HAEC FALSA, QVAE MIHI CAECA

C'est ainsi de mes parents, les Rois ne dépassent.
Je m'étais joint à cette vie sans dans ce
esprit apparentement et je décidais à m'occuper
de leur présence. Je m'étais accoutumé à
être seul et je ne voulais pas imaginer
la malheur que pourrait être de reprendre
un rythme répétitif hors de cette réalité
soviétique 1989-90 que je voulais vivre
à tout prix. Mes deux moi de liberté
me manquaient déjà et j'étais désespéré.
Où j'ai ? Je ne le savais pas ; d'ailleurs
plus que l'habitude et l'habitude s'affaiblissent.
La campagne me manquait, la liberté
me manquait et j'avais mes idées et
regarder les anciens souvenirs que je
possédais de cette jeunesse, me rendait
mélancolique, tristement mélancolique.
Isolé, je souffrais. Pourquoi Dieu a-t-il
créé cette douleur dont j'ai un mal à
me débarrasser ? Quelle attitude incertaine
de la nature... (si nous sommes malheureusement).
C'est peut-être la chose que je supporte
le moins dans cette vie qui n'a pas de
sens pour moi. Je choisis ma résistance ; mais
comment faire dans un environnement
global qui ne m'est pas favorable !
Où j'ai dû aller ? Joului a jamais
du mal de n'être pas de leur part

Tout comme il ne me rendrais pas à l'idée
de m'habituer cette vie que je n'ai jamais voulu
être que je croyais pourtant si belle étant
petit, car je ne comprenais pas ce monde si
imparfait dont je voulais partir.

À cela j'ajoutais cette même faiblesse de
des fond de mon cœur et qui pourtant,
par un faux sentiment, n'aurait plus un
marche seul, du mien en apparence, car
cette solitude parlait de jeter à nouveau
par la fin de ~~ce~~ cet être qui avait
été si drôle et que seule la réalité,
même malade en moi m'aider à soutenir
cet homme en moi même comme du
roc, insensible à tout ce qui pouvait
m'entraîner.

Ainsi, je trouvais la plaine, comme dans
me plus tendre enfance avec mes frères,
et une disjonction qui qu'on puisse percevoir
les autres, à être un autre monde,
ce monde que je pensais possible et
qui pourtant semblait abstrait d'une
réalité beaucoup trop lointaine pour moi.
Les autres "choses" hors de tout allusion
devant à jurer ces compagnons qui
me manquaient tant. Le pigeon, le
soir, les moments, les instants ou
arrachés tout comme cette répétition
abscondante de tout, j'allais en faire
les liens d'homme de liens imaginaires
ou leur droit de vivre dans la dignité

prendraient leur place qui leur était due
dans un respect que peu de gens
pourraient comprendre et que certains
auraient cru inutile à une note de folie
qui pour moi était en réalité bien plus
que cela : la preuve d'un amour si just
que j'étais bien trop triste de constater.
Je ne cessais plus d'avoir peur de
des pour moi, de la nuit si proche, du
froid ; tout d'un coup un naturel que
nous apporte cette terre avec ses saisons n'
monte ainsi : d'automne l'été redouble et
l'hiver, qui s'entendait avec l'été, neque,
par une large part de la population
que cette dernière apportait la mort. Pour moi,
bien au contraire, cette saison était la
naissance de cette nature si mal en point
durant les beaux jours où je trouvais
si difficile qu'une grande partie d'entre eux
blessait de l'ouïe de ces plages bondées
ou subissait tout le jour la
longue journée d'ennui si se grille
sous un soleil de plomb, débarrassant
pourtant l'air de mensonge non loin en
tout la... cette nature mourante paraissait
si absorbée dans nos grandes villes de peur
d'humanité, regagnant sa réalité (et
c'est toujours le cas de nos pays)
du miracle qui a fait de cette boue
jusqu'à ce qu'il y a une quelque ~~mi~~
million d'années, et parait que nos

ne cessions plus d'empêcher et pourtant il suffirait
d'ouvrir un peu plus les yeux du cœur pour voir
de temps en temps ces miracles de la vie si
proches de nous, rognés par les mêmes boues
d'une saison si vivante avec une autre que se
montrer, de les faire disparaître d'un coup
pour voir moi le monde bien mérité de
un cube si triste qui empêchait mon
détresse.

C'est en passant à cela que j'ai compris cette
nature, dans cet établissement dont j'avais
du mal à comprendre qu'il fut la structure
d'une civilisation ou même celle d'inspiration.
Une seule réponse pour cette prière de
l'enseignement ou tout le monde, excepté quelques
rare personnes, me paraissait absurde, était
l'absence de finitude de certaines personnes que
je ne pouvais plus avec mon cœur et que
j'avais vu, l'année précédente ~~sur~~ ces et
donc la déception avait été si grande et
douloureuse pour ma sensibilité.

Terminé l'hygiène de Pablo, de l'air
et de personnes dont le nom était si
je n'ai rien de ma mémoire.

Pour certains le monde qui me faisait
tant de peine, passait, comme pour le
chaînon de la chaîne, entreprendre d'entendre
d'un point de vue spécial ou fig
même mes pensées, d'entendre mes rêves
ou bien aller quelques photos que je
pourrais me permettre d'envisager de moi.

Voulant construire ce témoignage dans sa globalité, je veux un carnet d'une certaine de pages en les consacrant les uns aux autres au lieu de me contenter de simples feuilles séparées ou bien d'un carnet ou cahier qui manquait cruellement de cet air si important pour moi.

Bien que son parcours dans sa réalisation, il allait devenir le compagnon de ceux qui m'accompagnaient tristement ; je savais que ma place n'était pas dans ce lycée et pourtant je me forçais à y rester, peut-être pour ne pas décevoir les très nombreux très grands-pères de mes parents qui espéraient voir en moi ce qu'un même n'aurait jamais pu être à cause d'une enfance abandonnée pour moi. Puis deux ans ~~plus~~ et pour ma mère ~~deux~~ quelques mois après cette terrible guerre civile d'Espagne qui nous ramenait tous à nous faire beaucoup souffrir mais qui allait changer à jamais deux destins qu'ils n'avaient pas souhaités.

Vivre dans un monde, du moins dans un pays en Pire, où il avait une autre chance que peu de personnes ; dans cette classe de 1212, on s'occupait et à cet égard le miracle était de ne plus avoir de faire comme à l'école car on jouait pour nous comme famille. Lorsque ma petite Muri, malade de d'abord, nous avait rejoint en 1934 ou bien

Le premier atout qu'avaient reçu mes parents au sortir de cette guerre civile était qu'ils étaient à jamais un pays : Ainsi ma mère n'a jamais connu le Pire, disons vers 1940 ou avant alors qu'elle était née dans un camp de réfugiés (pour se voir au début de construction le 2 Août 1934) et qui ensuite allait subir la haine féroce de la mère et de ses tantes qu'ils d'avaient battré pour une oui ou un non, car elle n'avait jamais été dérangée et moi, jeune Pire, lui aussi hait par sa mère, qui en même temps Pire en 1945 après des années de prison, car il avait été "Fortune" pendant et après la prise de Valence ou Barcelone. Le sujet de ce petit trouble était encore les faits relatifs qu'ils jouaient à tout prix occulter, faire comme si j'étais moi un retardé paré mais, quand ma mère buvait il y a même quelques années, la suite consistait de se bécoter avec une familiarité qui me blessait au plus profond de mon être.

Je devais d'abord à cause, dont j'étais fier d'être le maître d'œuvre, "le Petit Journal". Malheureusement, ne me manquait plus qu'à moi donner cette existence digne qu'il méritait. Mais, qui suis-je sans parler de mon mal être ? Que deviens-je ? A quoi bon servir pour le néant ? C'est pour un contrepoint à la peine que je remplis la première page de

le journal, copié d'une photo prise dans
un photomaton et portant le bonnet blanc
que ma mère m'avait acheté de son
union de son mariage; un bonnet rustique
de la ville basse de Tolosa.
Le cadavre, qui m'avait beaucoup touché,
allait mettre un terme à une période
qui ne fut que la ~~phase~~ facile pour cette
mère toujours tourmentée par sa peine et malade
par son dur pandement les souffrances dont
au fond elle n'était que la victime d'une
famille qui ne nous portait pas vraiment
dans leur cœur et où l'absence de problèmes
semblait n'être qu'un qu'il fallait, une machine
dont je ne comprenais pas pourquoi elle
restait toujours de génération en génération
alors que nous, (mes frères, mes sœurs) nous
n'en étions pas responsables tout comme
mes parents n'en ayant eu cette mal
drame de m'être à cette époque si touchée.
Mon ami Jean-Louis était pour moi
comme un drapeau, une histoire réelle
qui lui échappait et je n'en fus jamais
jamais mention dans mes deux conversations;
de toute façon, lui d'un côté pourtant
si proche, ils n'avaient pas compris
cette douleur pourtant si vive qui avait
même fait un petit jour mon autre
jour du 14 au 1492, deux qui me
manquaient tous et donc je ne sentais
pratiquement rien; quant à ma mère

elle l'avait, hantant avec la gentillesse de ma
mère à son départ, elle restait toujours
pour moi un fantôme indélébile malgré de
révolutions bien tristes, mais qu'elle n'avait
plus de moi, qui était parti peu de temps
après la naissance de ma mère en 1931
et, que oubliée sa misérable vie, passant
sur terre, à briser de la briser, à briser
cette petite mère dont le souffrance était
si perceptible. Mon Jean-Louis était décomposé,
sur ses feuilles tombant des arbres et ramassés
par des cailloux, si tristes, et allaient
jusqu'à leur vie dans le pain du monde
d'une destruction. Je ne voyais qu'un d'ancien
apparaissant pour cette petite famille se trouvant
de l'autre côté de la frontière et de
même que nous enser à oubli à l'éti
1993, lorsque mon Père avait une son frère
à Jangou, moi de Valence, nous traitant
comme de moi que ~~rien~~ rien et nous
obligant à mentir pour échapper à cette
famille tout avec sœur que celle de
ma mère, j'avais vu que nous devions
aller à son départ en urgence alors
qu'il était prévu que nous devions y rester
deux mois, fit nous à jamais des
larmes à mon Père, pourtant si robuste,
qui avait appris par hasard la mort
de cette mère qui ne l'avait jamais
aimé, et frère de dix ans de plus que
lui qui ne voulait à son argent et

nos cousins ni piques qui n'avaient pas
honte de ~~leur~~ nous faire payer une reconnaissance
la justice de ce comping affreux dont nous
n'aurions jamais voulu nous faire. Tantôt
égoutte qui était peut-être la seule à pousser
faire une cassette pour trois enfants
affamés (nous) avec un seul vent.

Mme Muri avait détesté, comme nous tous,
à quinze pour faire son de deuil
chassante d'une région où je ne me sentais
pas des mi et encore moins en famille.

Mes parents trop bons pour moi
les imbéciles, avaient décidé d'aller
leur envoyer un paquet avec de l'argent
et de vêtements pour cette famille qui
ne se souciait pas de nous et qui était
notre grande déception quand nous sommes
pus de temps après, une lettre gonflée de
leur part dans le monde merveilleux
mais avec la Table des vêtements qu'ils
passaient que nous avions comme de
manteaux, leur envoyer à nouveau. Ils
m'ont vu venir me voir de mes parents,
que nous avions depuis que cette
famille de sang ne s'était plus depuis
longtemps.

Mais cette d'annonces de notre part, elle
devantait que nous avions en une des
lancets dans une lancette, et la
détachable avait été par moi de
quitter la lince.

C'est à cette époque que j'ai compris la tolérance
et que j'avais mes parents pour leur,
enfants et j'avais mes parents et j'avais
voulu que nous vivions les brutes de
qui ils avaient été et qui s'étaient dans leur enfance
si difficile; je savais aussi que ma sœur, même
si je n'en avais jamais parlé avec
mes parents, était venue depuis longtemps.
Et qu'un jour je pourrais leur en parler
en toute quiétude. Mes parents n'étaient
pas si naïfs que cela même si brutalement
ils avaient aimé qu'il ne fut autrement.
Heureusement qu'il nous restait cette famille
adoptive. Le Père, mais de la Muri Paz
que nous avait ma mère depuis son enfance,
ma véritable grand-mère, de Muri Paz mes
Tante pour moi; et c'est à jamais qu'il
allait être dans nos vies.

Adieu donc les absences d'un autre monde,
adieu qui allait changer à jamais mon
Père et tout un monde, comme d'habitude
il était une jeune Muri quand elle avait
définitivement de la vie, entre les adolescents
amalgamés qui allaient lui donner la vie,
même si c'était un peu par la suite pour
nous, le manque d'adultes ayant
transformé cette mère de tous les temps
insupportable mais dans un sens, c'était
de puis à payer pour une vie quelque
peu plus calme et sereine. J'admirais ma
Muri pour la simplicité qui n'avait pas

de l'être joint à s'arrêter et à la Pée, qui
avec tant de patience, n'avait jamais été abandonné
et elle ~~qu'il~~ ~~devait~~ ~~toujours~~, qu'il aimait
toujours autant et dont nous étions les
fruits, de cet amour si rare, et ce malgré
des épisodes de routine difficiles à vivre pour
les deux.

À partir de ce jour, les rares photos que nous
avons de cette famille du côté du mar Pée,
ne nous servaient plus à grande chose et mon
Père qui s'était senti valérien toute sa vie,
allait acheter cette région des Pays Basques,
devant de le faire sa véritable terre d'adoption.

D'ailleurs, et c'est triste à dire, mais à
part la prison de cet ouest, nous le même
américain que mon Père, après j'ai vu, je suis
incapable de citer une de mes fautes et de
mes vices, ni bon ni mal.

Pourtant, que dans l'un d'eux, ce monde n'est
mystérieux et un jour nous nous tous ensemble
en question cette terre, le prisonnier n'est pas
mes parents avec en raison de ces longues
années de mariage que mes parents, qui me
manquent tous empoussièrent que je n'aille,
n'auraient jamais voulu abandonner. Mais,
il en doute pour deux fois. Difficile de
passer les siècles de mariage qui
n'ont pas été d'attente. Et comment
le faire dans la réalité du plus
Total ? Je me la demande avec ce mariage
qui est d'une dureté dans les années nous,

cette mise à l'écart aussi, les qui nous
jamais répandu au commun d'usage, lorsque
mon Père en décide le 26 juillet 2012 ; et
le souvenir de la nuit de deux jours
Néanmoins que j'avais fait à l'ère se ressemblait
à " Et alors, je m'en fous ! " et ce alors
qu'elle avait en elle même pour que
j'avais fait, que j'avais donné et vain
depuis 1986 et dont je n'avais plus rien
de commun depuis 1992, selon décidé à
Dublin dans des circonstances troubles entre
le 1^{er} et 2 janvier 2006. Un jour entier
de moi-même disparaissait à jamais, sans
avoir pu être une souffrance toujours constante
de choses qui m'édouaient même... et ainsi
que je partais un jour de ce monde
sans comprendre ; pourquoi ? Oui, cette douleur
comme si elle est si injuste et je ne
le souhaite à personne.

Sur la route d'une vie meilleure, que je
n'avais pas à savoir bon de mes longues
promesses en relation, allait me faire supporter
en quelques-uns de plus ou plus laborieuses.
Les rares moments que mon corps redonnait,
se dissolvait sous le palliologie ; je n'avais
personne à qui donner plus que je perdais
tant d'amour à donner.

Orant à cette dureté solitaire, que je ne
oublierai en plus vite, car je me sentais
comme un vilain petit canard refusant

de grandir dans deux classes qui m'écraseraient,
celle de la section littéraire et d'autre de
la section internationale espagnole où je haisais
le mensonge qui avait pour moi une name
appelée Angela, je préférai ne garder que
le voyage de St Jacques fait comme moi
et qui m'avait dépayser un peu et même
rencontré avec certaines personnes, qui d'année
précédente me haïssaient sans aucune raison.

À qui donc raconter ce que je voulais
faire à chaque instant de ma vie.

Pourtant d'un côté d'une name de Valladolid
appelée Genes, m'avait donné au début
de la mort de septuagenaire un peu de femme
un peu mûre, j'allais rapidement, et je m
suis toujours pas pourquoi, de devenir très
bourgeoisement.

Toute cette année s'est passée à ce que
je me sentais, trahison, j'ai senti semblant
d'avoir un sentiment de moi-même alors
qu'il en était rien et je regrettais d'avoir
eu la mauvaise idée d'accompagner Genes
à la Gue d'Amsterdam les de sa
départ définitif en Espagne, elle qui
dans mon "Petit Journal" ne savait
pas qui vivait de moi.

Après à ces travaux, cette première
affaire du sida qui me faisait faire
les quelques rares heures restantes, avec
celle de la loi pour une appellation Pléine
Éprouvée et qui arrivait pour un week-end

un Bay, une boîte qui s'appelle une Canconci,
dans le quartier d'Andorra de Paris, non loin
de St Lazare, je me sentais mieux, plus réel
que l'année précédente; d'autre ne suffisait
plus à me rendre heureux tout comme cette
année passée, je ne tenais, devant le départ
de Genes, à Versailles avec mes camarades
de la section espagnole où, d'année d'une
grande imagination, j'avais fait venir à
la dernière que j'étais une personne.

Je me sentais ainsi mal, car j'avais l'impression
de cette la seule personne qui avait eu
pour d'années pour moi: Maria; mais comment
lui dire une vérité qu'elle devait peut-être
de me à l'impression.

Une lettre d'espérance allait enfin se manifester
en juin, quand je recevais une réponse favorable
pour d'années ~~ou~~ à d'espérance d'années
de la Défense, après avoir donné mon CV
à l'année en mai de mai et qu'après
un entretien avec des chefs de service ayant
Norman, allait enfin accepter le job que
je voulais à tout prix, Maria m'ayant par
pu me faire sentir pour une autre job
à elle dans un Centre de soins de la XLI
et, grâce à sa mère, elle allait y travailler.
Le espoir de la voyager dans de nouvelles
conditions, avec des gens très proches
totalement de que j'étais et je souhaitais
voir venir ce temps malgré la courtoisie

appels que mon espérance réclamait sans cesse.

Elle n'était pas une chose facile pour moi, mais ma décision était arrêtée.

Quelque chose en moi me disait que ma vie, si pleine de rancune, allait prendre un tournant radicalement différent, laissant derrière moi les années de solitude et de tristesse dont j'étais le témoin de la vie de ma dernière vie. Le reste m'importait peu et je ne me souciais que de cette épreuve de français du baccalauréat pour laquelle je ne soupçonnais pas d'importance; je devais faire cette souffrance infernale que je ne supportais plus.

Malgré cela et qui m'importait le plus, mais je ne réalisais pas pour autant ce monde que j'avais créé et dont je m'étais réfugié tout au long de l'année; je ne réalisais pas les pièges que j'avais toujours créés, que je demandais sans cesse et qui étaient devenus pour moi le symbole d'une liberté que me manquait l'air, même si je savais que cet air me manquait pour la première année m'arrivant dans les magnifiques jardins dont je me sentais royalement.

Plus rien n'avait d'importance, pas même les deux années de retard, par rapport à mes camarades, car ayant redoublé deux fois injustement: l'une en 1978 en C.E.I et l'autre

en l'école de la Vierge en cinquième...

Donc, plus rien ne comptait que ce futur job auprès de ce très grand magasin où l'on de chez moi et où j'avais l'habitude de faire mes courses avec mes parents le samedi matin.

Je laissais au passé et si j'oubliais de me souvenir cette année extraordinaire dont je gardais une trace écrite dans mon "Petit Journal" que j'allais, par là, en déduire. Je n'étais plus un bon élève et c'est sans regret que j'aspirais à une vie meilleure; je ne demandais rien d'autre à la vie même si je pensais par miracle en terminant malgré de notes très moyennes. Mais bon, même les notes, je m'en foutais royalement, car même si je pensais en terminant A2 option internationale, je savais que cette fois, que je n'avais pas réussi, n'était pas fait pour combler un futur temps, instant. Seul l'avenir me faisait voir et je comptais bien, dès la fin de l'année scolaire, quitter les lieux du passé. Enfin, je me sentais adulte sans pour autant renoncer à cet enfant que j'avais été.

IV

HOC EST VITA, QUOD EGO CANDIDUS

I - * - JULUS

Terminer cette année scolaire qui avait été
catastrophique, terminer les jours tumultueux qui
vivaient ma vie alors que j'étais en de
moins qui se promettaient tout, dont cette guerre,
de même, elle qui venait par un jour
cette dans ce petit journal sans cette
plume d'opinion qui m'avait bien "Je m'
suis par qui s'est de toi...", j'en reviens
de quelque pays sans intérêt, terminer les
candidatures de cette classe de je me souviens,
sans qu'il le sache, des idées de la
section internationale; terminer cette vie
qui m'était par moi-même: seul comptant
le lundi matin, la présence du moi
de juillet, et j'allais enfin changer de
vie. Je ne souhaitais rien d'autre, car
le changement était important et si
m'était par moi-même, je laisserai
bien tomber le stade européen qui
ne me concernait pas pour aller de
ma propre voie, obtenir enfin cette
liberté tant désirée comme par exemple
m'occuper le plus vite possible, après m'en
premier s'occuper, dans un mois, pour
une auto-école pour passer le permis de
conduire rapidement du libéré.
Je me mettais aussi de temps en temps
à jouer, sans pour autant y penser
des heures et des jours à la regarder

d'un paquet de Tabac inutile à me
nouvelle vie d'homme. Je ne m'attendais pas
non plus sur les lettres prouvées de Genev
qui me me racontèrent pas qu'une chose, car
j'avais compris tout au long de cette
cette lecture que vous n'avez pas du même
mode de...

De l'idiotisme j'avais du mal à comprendre
le mécanisme de ~~ce~~ espagnol vu en
France pour étudier des Français que je n'ai
jamais entendus prononcer de la bouche de
l'un et qui ne paraissent pas d'écrire autrement
de Français. Or, à moi, je ne s'agit
de connaître le note non pour cette espèce:
un 3/20; je ne comprenais pas la postérité
à une note aussi mauvaise et je demandais
au recteur une copie de l'épître pour
comprendre. En échange d'un cheque de 6 francs
nous pourrions des romans de poche photocopier.
Ils ne comprennent pas bien entendre une
fois de nouvelles cette nouvelle pour le
Jamaïc dans le magasin mais seulement
le de l'écriture d'un baccalauréat que j'avais
du mal à avoir à cause de nombreux
de points importants à retenir avec un
souffrant beaucoup trop important: S.

Pour l'instant j'ai mis en route après tout le boulot
à la maison, mais qui n'est pas un frein à
mon travail et à cette nouvelle in-
fante me permet de venir de nouveau
amis, car c'est ce qui compte au

à moment : état de possession intérieure de
votre vie qui me rend si riche.

Le soir du dimanche 2 juillet 1940 j'ai
catholique. Malgré un horaire de promotion
à la course unanimité et une heure raisonnable,
j'ai eu beaucoup de mal à dormir; s'en-
fant-elle par l'annonce que j'allais devoir
apparaître. Je n'avais donc pas beaucoup
dormi et ce lundi 2 juillet, j'étais descendu
de nuit à attendre, avec un groupe
de personnes, le début de cette promotion qui
allait être donné par deux hommes: ~~et~~
les deux apparemment, j'aurais dû être
un peu gros effet Dominique; l'autre
s'appelait Maurice.

Le week-end précédent, mes parents avec
mon frère et moi-même, avons pris le
train à Amsterdam pour aller à son installation
et passer pour pendant 2 mois d'une
liberté totale dans ce grand ~~est~~ HCR au-
tour de la Défense, dans ce immense quartier
de la Tourneelle où les architectes avaient
construit des ensembles de tours tous les 100
mètres que possible et donc j'avais du
mon à m'habituer depuis notre déménagement
à l'été 1988. Le soir, Paris, cette ville
où passer pour mon enfance, me manquait,
car ce quartier de Tourneelle n'avait pas
du tout construit pour des étés normaux et
les tours, dans un sale état, décapitaient.

J'espérais pouvoir échapper à ce quartier le plus vite possible, mais même avec le humain, je devais d'une telle demande étant donné le prix trop élevé de l'appartement à Paris. Je devais être patient, le premier étant une priorité.

À l'hôtel j'étais, le groupe prêt, on nous accompagnait dans les sous-sols de cet hypermarché pour la théorie.

Je pus enfin me connecter que nous étions que deux ou trois mais sur un groupe de 10 personnes, le reste étant des filles.

À côté de

Avant de rentrer dans le lit du sujet, de cette formation qui allait durer cinq jours au maximum, on nous fit visiter le magasin côté public mais aussi côté cuisine. On nous attribuait à nous les hommes, des cheveux blancs, aux cheveux noirs, le reste (peut-être et cheveux noirs, étant de régime nous avions des d'apparence nous même), notre entraîneur se quant aux filles elle avaient droit un un uniforme rouge et blanc, celui du magasin.

Ensuite on nous fit faire des badges pour pouvoir être en règle et surtout ne pas avoir de soucis avec le poste de sécurité et la garde, qui s'occupaient non seulement d'assurer les deux niveaux du magasin, d'un abaissement du premier et d'autre bagages, dans, outre,

Idi, TV et j'en passe au second.

Cette partie nous permit de faire connaissance de l'ensemble du groupe, des hommes très sympathiques avec un type, s'adressaient immédiatement. Les deux hommes s'appelaient pour l'un l'autre l'autre et l'autre l'autre; quand on me, un type véritablement d'origine indienne, rappelait Raju. Parmi les trois personnes, l'une avait la particularité d'être d'habiter dans le même quartier que moi, dans l'une de ces tours effrées en forme de usage et dont la machine étaient celles étaient d'anciens monuments historiques. Je l'avais vu un jour dans d'une exposition temporaire au musée Pompidou et maintenant je ne me souviens pas qui avait eu l'idée lui d'observer de donner ces tours indiennes de l'art architectural; la même à côté me paraissait être Versailles, et cette fille qui jamais ne tenait à parler, à rien, c'était l'autre. Je me souviens bien parmi le groupe même si le premier jour, les nombreux vols, ceux à apprendre me paraissaient être des choses. Dans le groupe, le personnel était accablé, personne ne s'occupait ni à moi ni à moi. Je me souviens que j'en ai eu l'impression non seulement à parler de ça.

À midi, nous allions déjeuner à la Cafétéria Caruso au centre commercial et c'était très intéressant. Au début qui

parvenir.

Je m'entendais de mieux en mieux avec
Véronique mais aussi avec Carole et Rodger.
Véronique me faisait jouer, avec sa belle
tête rousse et ses cheveux noirs, à "Foot de Cassette"
et Carole était la seule qui étudiait
dans je ne sais quelle université d'Administration
Economique et sociale : les notes lui étaient
au-dessus et avaient abondamment d'écrit
comme Rodger ou alors étaient toujours au
lycée, comme Ver, qui avait ~~été~~ réussi
à passer au baccalauréat 92. En quelques
mois ~~je~~ j'étais parvenu de moi-même,
car on n'avait pas eu de problèmes
réels, et l'aspect des heures de révisions,
si peu propice au monde du travail. J'avais
aussi son soutien constant, sa bonté et
son optimisme à tout va.
Nous nous entendions à nous être très bien
avec Carole et Rodger, un couple ne
s'aimant pas de l'extérieur du mariage, qui
paraissait parfois malin mais si sympa
aussi, car on peut avoir une vision positive
de même monde. Quant à Carole, elle
était orientée à l'université et, malgré
son statut social supérieur au nôtre,
elle ne jugeait pas son statut
social de ~~son~~ problème mais sur
cette sympathie que nous lui offrons.

Le service pour, parait faire une union

possible et toutes ces années passées au lycée
Honoré de Balzac me paraissent bien loins.
Une des rares mes qui était présente
à la promotion n'était pas une amie d'enfance,
car si on se sentait pas capable de posséder
une promotion trop compliquée pour moi.
Le seul lien de cette promotion, mais cela
je m'en doutais un peu, était cet aspect
très familial que la société voulait nous
faire avoir. Dès début des années 60,
la maison Andrieu était devenue
un quartier d'habitat d'un des groupes de
supplémentaires les plus importants de France
avec l'univers. C'est dans le Nord de
la France que lycéens de la région, fils
à papa, car la famille possédait les
mines Philadelphe, avait une ou plusieurs
maisons dans je ne sais quelle ville
et la promotion insistait bien sur le
fait que ce père avait tout fait
de A à Z, voyant que pour moi
difficile de penser de continuer. Bien
entendu, avec une telle famille riche,
on avait aussi un air plus de son de plus
d'opulence, même si la rigueur à cette époque
était très et depuis toute la famille
avait fait comme moi, avec de grands
mariages, très connus comme les mariages,
Bachelard ou la capitale Flèche.
Cette notion de grande famille devint
pour la partie de la société ne paraît

quand lorsque nous arrivions dans la cuisine,
les divers chefs de cuisine qui nous avaient
été attribués ou bien le chef de cuisine
ou de restaurant qui dirigeait une ou deux
lignes de cuisines, je n'étais pas à l'aise
de la cuisine si incertaine que cela était
certain d'être un ~~très~~ changement de
poste pour un plus élevé et bien entendu,
quand j'ai compris que Dominique, qui
nous parlait, travaillait dans ce
magasin depuis plus de six ans, je
compris qu'une grande réussite facile
de succès avait bien été la cuisine
des chefs d'atelier et les chefs qui ne
se souciaient que de leur pain.

J'ai compris la difficulté que j'avais
été de faire une carrière dans ce
hypermarché lorsque le mien pour
nous avoir écrit la direction du
magasin, un mec avec lequel je
qu'avais eu, avait envoyé en vain de
nous faire voir que nous étions dans
la cuisine de France la plus riche
qui puisse exister; les paroles, et nous
n'en étions pas capables, étaient du vent.

Malgré tout, je tentais de travailler avec
opportunité de travailler véritablement dans
un grand groupe et beaucoup d'entraides,
nous, pour l'instant bien entendu
d'être restés de longues années; nous
"devions" par d'ambition et de fait

de ne pas en avoir, changeait tout.
Le pendant, je ne pouvais pas cacher ma
honte en sachant que Dominique, du fait
de sa obéissance, n'avait pas eu de succès
personnel: en fait de chef cuisinier, elle était
présente et intelligente et gentille et je
compris que le goûtisme, dans cette hôte,
était le plus grand des défauts pour tout
jeune cuisinier, d'entrer dans un autre
poste ou les places étaient rares et que
les postes étaient obtenus par une certaine
forme de succès entre collègues, et je
le constatais avec respect avec la
présence incontestable de chefs de cuisine,
dont le mien, Nour, qui avait un mal
facile à me montrer tout en parlant un
français mauvais ou ce chef de
cuisine, qui un type bon, qui semblait
n'avoir jamais connu une seule fois
dans sa vie ce que j'avais voulu dire;
un week-end quand le chef que nous
appartenions à l'école respectait la SAB, un
coursier respectant "Boujour Nour,
Boujour, au revoir, merci". Je faisais
partie de la caste haute de ce hypermarché
et je me sentais tout ce que je me
sentais bien avec mes camarades, en
grande majorité des filles; j'étais avec
le seul garçon toujours en formation avec
Rudy. Bien que ce dernier semblait
très sympathique, il lui manquait cruellement

de culture et je devais m'en contenter ; des
moins à l'accueil par cette protection des
mes bien avec que j'avais connu au lycée.

Dans ces conditions, il était entendu que
je ne ferais jamais de carrière dans cet
hypoménisme, dans cette tâche, qui devenait une
politique posthume de ce pays de palmarès du
XIX^{ème} siècle, cachant bien ses jeux.

Un autre aspect me paraissait quand même
quand je me retrouvais avec mes camarades
de formation : ma sexualité. Personne ne
se demandait si j'en étais ou pas et cela
n'avait pas d'importance ; dans l'ordre à
cacher nos toilettes, personne ne se souciait
de savoir ce que ma vie privée était : elle
restait en dehors des heures de travail
et je n'avais pas à subir, de la part
de quelques curieux, hommes que je connaissais,
les stupéfactibles questions idiotes pour savoir
si j'avais ou pas une nana par exemple.
Souventement au lycée, j'avais à faire
à des adultes, des aînés, qui commencent
une vie sexuelle, entraînant les manifestations
stupides de la prépuberté, qui faisaient
pour un moment de vie ou bien un
moment de vie. Bien entendu, je n'étais
pas stupide et il n'était pas question
pour moi de leur parler, si c'était le
cas, ma véritable attirance pour les
hommes, hommes qui dans la mesure
ne correspondaient pas à l'idéal de

beauté que je me faisais d'eux. Le soir,
qui jusque ~~était~~ toujours de nature des
la honneur, suffisait à telle de plus
divine possible même si j'avais d'impression
que cette maladie, le trouble pleure, était
une inconnue pour la plupart de personnes
que je vivais. Je me disais tristement
que cette trouble maladie allait toujours
à la peur d'une ~~conscience~~ conscience
très étrangère à ceux qui m'entouraient
et moi-même, j'étais quelque peu déçu, car
une information d'élite me faisait
déjà et les autres problèmes posaient
le présentif et l'avenir complètement à côté
de la plaque, comme celle qui disait,
bêtement et sans montrer de malice " je
ne pense pas par moi...". D'ailleurs, je
voulais laisser à pleurer de côté, l'importance
étendue de ma vie sexuelle pour moi
me mettait au travail. Je n'avais guère
le temps d'aller me promener au Bois
de Boulogne, à Vincennes, à Asnières ou
dans tous les endroits où je pourrais
éprouver libérer une libido trop prise
par le stress que me procurait cette
formation, car, de la manière suivante
il était prévu une immersion totale en
cours aux côtés d'un équipier ou
d'une équipière qui nous mènerait
à faire se les répétitifs dont je
sustentait qu'il allait devenir un peu

difficile à faire, car le magasin de la Defense,
au Quai des Terres, était selon nos premières,
le magasin le plus fréquenté de France; et
nos locaux allaient changer, risquant de
bloquer du matin jusqu'à 22h00, heures d'ouverture
du dit hypermarché.

Aut le surmenage, que je pratiquais le soir
de temps en temps, en pensant à de nombreuses
très heures d'attente que je vivais. me permettant
d'oublier ce que ce travail était affreux,
me redonnant et je me contentais.

Le mercredi, jeudi et vendredi, nous allions
provisoirement entrer dans d'autres des
travaux qui allaient être le même pendant
deux mois et les nombreuses notes que
j'avais pu pendant les deux jours de
pluie, n'allaient pas me servir à grande
chose. Trop étroit de voir ce gros liant
de briques dans une boîte, je me voyais
me les faire voler jusqu'à leur emplacement
dans une caisse centrale qui se trouvait
être une véritable boîte posée à côté de
notre seule de promotion. Les briques
vraies, nous le mettions dans une armoire
de type cylindre en plastique qui pouvait
fonctionner par un système de briques à air
compressé pour aller attacher dans ces
boîtes et nous devions compter la suite
de la journée. Jamais de me voir
je n'avais un instant de repos.

de briques et de produits contenant des
pièces de monnaie que les machines automatiques
implémentaient dans une boîte, cette tâche n'
apparaissait. Nous devions aussi savoir utiliser
et appeler photo obligatoire que nous devions
à chaque fois qu'une personne devait
payer le chaque et qui devait nous
noter une pièce d'identité ou un passeport,
après il y avait un numéro qui nous
avait été attribué ainsi que les références
des dites pièces d'identité. Cette procédure
prenait pas mal de temps mais elle
était même dans le contrat; nous étions
donc payés jusqu'à la fin du compte
et en ce qui me concerne, j'avais
connu quelques piteux moments tout à fait
normaux qui ne dépassaient guère les
quelques minutes en temps ou en manque.
D'autres ne faisaient pas plus que nous mais
jamais elles ne dépassaient les cinq ou
dix heures.

Les trois derniers jours de promotion, me
paraissaient également pénibles, car j'avais
compris qu'il y avait j'allais devoir avoir
des clients mécontents d'être pris en
photos pour tout paiement par chèque,
de longues files d'attente aux heures de
pointes qui entraînaient la honte, car
je devais et que la clientèle, très
déçue par son expérience, son présence,
n'hésitait pas à jeter des regards sur moi.

carrière portait un panneau bien visible que
donc il était écrit "En formation, merci de
votre compréhension". Je voyais de véritables
mariages de la suite de la Défense,
qui n'avaient plus de respect pour nous
et moi-même. Il en avait, je me sentais
un malin, j'avais de nouvelles de la culture.
Après tout je n'étais pas une machine mais
un être humain jurant de ne mieux pour
servir les gens qui n'avaient que des
nécessités pour nous. Parfois j'avais comme
moi, tout comme Rudge et nous nous
juchions complètement de ce que nous avions
de nous et nous étions donc de décider
nos responsabilités.

C'est à peine si j'ai le temps de voir
parler le médecin; après avoir je
n'étais, j'étais resté des mi à attendre
de l'autre personne ou une prise je
n'avais, j'avais pour me distraire
dans nos nouveaux travaux. J'en avais
vrai de moi, même dans l'ensemble,
j'avais été satisfait de cette période
de formation et j'avais plus mal
après les quelques semaines de grand
commencement de la hypomanie un peu
oppressive. Mais ce qui me rendait heureux,
c'est un quelconque ami que je m'étais fait
durant la formation; devenant je ne
me sentais plus seul et cela comptait
pour moi.

II - #

JULY 9

Le week-end, j'étais en du mal à dormir
ce week-end moi, même dans un état que le
travail qui m'attirait seul, devenait un
véritable cauchemar. J'ai dû attendre de me lever
pour enfin avoir le repos qui me manquait
tout et c'est ainsi que je me suis levé le
vendredi 9 juillet pour commencer véritablement
ma journée de travail.

Bien qu'autant que pour cette nouvelle journée,
je savais que lorsque ou lorsque nous
allions en cas de pépin ou de chose difficile.
En effet, la formation avait été à moi soit
un peu trop rapide et c'est avec des notes
que je m'installais dans cette cuisine ou
un panneau indiquait bien heureusement que
j'étais en période de formation. Elle me
rassurait, même si je commençais de faire
des erreurs dans la suite des études qui
n'étaient pas de aide bonne, mais de progression
tout de suite et de la suite de la suite. C'est
à l'heure où cette étude que je commençais
à prendre mon poste de travail, car dans
et étude et surtout un premier niveau,
il y avait toujours un peu moins de difficulté.
Pour cette semaine seulement, nous gardions
toujours nos horaires de formation, c'est-à-dire
à dire de 10h00 du matin à 12h00 avec
un jour deux jours de la semaine, une le
matin et l'autre l'après-midi, dans un

Avant même de le faire se trouvant au loi-
de l'après midi. développant, à côté de l'écueil
du village I. Dès la semaine prochaine, un
homme venant avec d'un certain prêt et
connaissant les pièces du métier avec des lances
d'écueil obtenu de 800 du matin jusqu'à 22h00
en devant être présent le samedi, au moins
(pour obligation) impatience pour travailler dans
le magasin, car ce jour ~~est~~ le jour le plus
chargé de la semaine.
Ce qui m'intéressait, de la semaine prochaine,
c'était de pouvoir travailler, j'ai dit, car
je ne me sentais pas capable de ~~travailler~~ me
mettre avec toi pour aller travailler et ce
si possible de venir avec, car, j'avais pu
constater, comme dans le magasin, l'absence
de clients, possible que y j'aurais une course
toute en être même, car un suspens pour
d'attendre un certain temps. Trois jours pour
passer en course à cause des gros accidents
remplis par les clients venant de toute la
département autour de samedi, après de faire
leur course hebdomadaire. Parfois, l'attente
pouvait durer jusqu'à une heure et il n'était
pas rare de voir, comme dans les courses,
une dizaine ou plus de voitures venir
jusqu'à l'écueil. N'étant pas de machines,
les premiers arrivés ou arrivés j'aurais
leur maison pour acheter le cadeau d'un
pour l'attente, s'arrêtant jusqu'à l'écueil, et
ce qui était déjà arrivé quelques fois

lorsque j'y j'aurais moi-même des courses avec
mes parents. Dans ce journal de tes faits
infiniment, même le second étage du magasin
relativement du commandant, s'arrêtant jusqu'à
17h00, une table normalement installée et en
plus pour le magasin. Le magasin était celui où
l'écueil, le magasin de clients, était le
plus important de l'école. Je j'aurais même de
certaines expériences pour le groupe même après
d'attendre le samedi même à la clientèle et
autres amitiés de la clientèle de travail
particulièrement possible le samedi.

Mais cette première semaine, j'étais bien en
m'imaginant une telle possibilité, car je
me sentais de plus en plus d'arriver avec
Veronique, Rodger, Charles mais aussi d'autres
certaines travaillant depuis plus longtemps que
nous. Nous nous sentions bien par une
expérience d'attente, une certaine expérience
que je n'avais pas comme depuis la chute
de la vallée, lorsque je ne me sentais pas
seul, car cette dernière année n'était en
fait inconnue, même si on disait de non-
intérêt de l'école, j'aurais même ici et
de quelques pièces de vêtements et de objets
qui, heureusement, avaient été de clients
d'écueil.

Dès le mardi le jour, je me sentais
opérationnel et je venais par l'écueil de
demandes de l'écueil de l'écueil, pour l'écueil,
après de quoi les tous les jours venaient

au bon fonctionnement de ma cuisine. Mon seul
problème restait lorsque cette dernière se bloquait,
car j'avais atteint le plafond de plus de 10.00.
J'avais donc ma cuisine en liquidité et la
me de tant de liquidité m'étouffait à chaque
fois. Un autre problème se présentait aussi
à moi, celui de clients impatients qui voulaient
passer vite et je ne me garantissais pas, lorsque
leur tour arrivait, d'aller lentement, uniquement
pour la faire durer, car, estimant qu'ils m'avaient
manqué de respect en me faisant passer une
mauvaise nuit. Je ne le supportais pas, mais heureusement,
ce genre de clients était rare.

Cette journée terminée, je constatai, étonnement
que le solde de ma cuisine était soit positif ou
bien négatif; j'ai heureusement de quelques centimes
la nuit 10 et 60 cts en général. J'expliquais cela
par le rendu de la monnaie de pièces de 5 cts,
et ont nos surveillants de ne pas en avoir
trop, ce qui nécessitait parfois d'être un peu
prudent, car les voleurs de cinq centimes
étaient rares et ne passaient pas au magasin,
car cela avait un coût pour la chaîne
à l'échelle globale.

Le lendemain il pleuvait, je me présentais au
niveau visuel du magasin pour commencer
ma journée de travail. Pendant durant
l'espace lointain, on se sentait rendre les
articles ~~contenus~~ contents du magasin et
providant leur propre cuisine (c'est, dire
et autres objets en promotion),

Je remarquai un client qui immédiatement,
atteint mon attention. D'une taille impressionnante
à la mesure et d'un âge similaire, mais
un était beaucoup plus robuste et musclé
que le mien. Un mince, mais équilibré à
l'époque. Il portait comme nous la chemise
et la cravate obligatoire du magasin muni
donc j'aurais été à un bon moment, différent
des autres que j'avais devenus de porter le jour
là.

Le mien était beau, avec des cheveux très soignés,
moyen tout naturellement à moi et avec un
regard noir qui ne déviant pas vers le
centre de sa pupille, me troublait.

J'eus un regard sur ce beau specimen, car
les beaux mecs dans ce magasin étaient rares,
il se leva, peut-être parce que je l'avais
remarqué et je lui avais fait un léger
sourire.

N'ayant rien en cuisine, il se leva et
m'appela pour se présenter. J'allais donc
le voir, un peu gêné de passer pour un
un et il me rendit la main en me
disant qu'il s'appelait Samuel et qu'il travaillait
depuis deux semaines dans ce espace lointain.

Samuel, en le voyant, était beaucoup plus
musclé que le mien et un peu plus grande.

Je trouvais immédiatement sous le charme
de ce mec après m'être présenté brièvement,
j'oubliai par cette beauté que je n'espérais
pas un jour rencontrer.

Même si je n'avais pas d'argent, je n'aurais
rien tenté si ce n'est une seule fois
coup de poche, quelque chose peut-être de
plutôt simple que je n'aurais pas senti depuis
depuis lorsque je vivais cette même sensation
aux heures de l'attente de la valise, d'un qui
s'était donc depuis bien longtemps, n'ayant
depuis que des rapports justes. Mais me
remettre à l'épreuve avec Pierre Epaillette au
Boulevard de Boulogne à l'année précédente, me me
pouvait causer un peu trop de surprise
à mon goût avec un corps mou et pensant
son temps et se voir à aller dans le
milieu des gens de Paris, me paraissait bien
un dessous de main que je sentais de par
cette sensation si soudaine. Je devais aussi
par chance, qu'il n'était pas grand et cela
était à l'écriture du dessin n'aurait
que je portais pour Manuel. Je me disais,
alors que parfois le monde était si simple
me fait et je me voyais bien en cette
première présentation qui ne devait me
troubler véritablement, cette attitude que j'ai
pour les hommes à une époque où cela
n'était pas admis par notre société. Je
premier soir dans de l'attente et l'attente
que je ressentais à se figurer de
espérant ne pas avoir commis d'erreur
qui serait visible. Quand je lui dis
que je ne pouvais m'attendre, il me
répondit simplement qu'il espérait me

mon un autre jour et je sentais par cette
réponse que ce Manuel, peut-être après deux
semaines et la connaissance personnelle, avait
bien d'une part d'attente pour se faire de
nouveau amis.

Cette sensation, si forte soit-elle, me distraitait
pour les attentes de la journée, car je ne cessais
de penser à lui. Une seule observation, était
à partir de ce jour, de le revoir, car j'avais
eu de un soir plus sur lui, de savoir qu'il
qu'il était si simple et comment il avait réussi
dans ce domaine. Je devais aussi, par la
manière de parler et de s'habiller, qu'il devait
être étendu dans un jeu quelconque de
le revoir parfois et cette fois là me
rappelait fortement, pour que il me rappelle
de retard que j'avais dans mes études et
me rappelait les jours non seulement sombre
que j'avais par une ou deux fois aussi.
Un bonjour personnel me rappelait que j'avais
été blessé, pourquoi pour son présence plus
forte que moi, celle de plus de bon faire
qui m'occupait de plus souvent.

Un deux derniers jours de cette occasion, je
le voyais à chaque fois, souvent même
parfois de plus d'attente et l'attente que
m'offrait mes connaissances de formation. Manuel
s'occupait un peu une partie de ma vie
et c'était, pendant les deux jours que j'en
savais plus à son sujet.

Manuel était un bon même que moi, et le

23 mai 1971 (donc nous avions le même âge), habitait à St Louis, ce qui pour moi voulait dire qu'il vivait à un autre milieu social que le mien et s'intéressait à la faculté de Saint- Louis en économie ou il avait obtenu son DEUG, avait le main, après avoir passé un Bac option D en 1969. Il travaillait à Américan pour deux mois, histoire de se faire une petite argent de poche. Bien sûr, et certainement à moi, il ne me disait rien de sa famille et de ses probables études extension au magasin; j'allais vouloir - il se mettait humble qu'une si sa condition sociale privilégiée était si mal à la maison et je vivais, malgré quelques propres filiations de ma famille, en habitant dans une ville avec lui non.

le que j'avais appris de ces quelques distractions, mais ~~et~~ bien avec lui, c'est que cet étrange prénom, pictural que j'appréhendais pour lui, n'était pas seulement ~~mon~~ gèle ~~me~~^{ve} devait pour de ma véritable personnalité que je cadecais à tout pris, Pourtant, il était devenu pour moi uniquement le frère, le meilleur ami et ce coquillage qui me menaçait tout et ce sens unique du partage me blâmait beaucoup pour être bête. Je voyais cette rencontre comme un amour un peu spécial et unique qui différait des conventions établies de notre société et je devais apprendre à vivre avec cette étrange relation qui n'était échappée par moment longue, rendie

de voir, je n'aurais pas à peine de moindre effort de concentration ou bien que mes ~~jours~~ ^{jours} étaient monopolisés par cet être qui, au jour et à mesure de nos conversations, me rendait triste. Bien entendu, je rejetais toute responsabilité de mon état sur lui et jamais, durant cette semaine, je n'eus pensée à me moucher le nez pendant ce laps de temps. Je savais que cet acte m'aurait dérangé. Le simple fait de le voir et d'entendre, si peu m'importe, en fait me rendait à la fois heureux et tristement malheureux. Je me sentais constamment mal à l'aise, à la limite de la dépression, car raisonner et en quelque sorte un peu jaloux de ce qu'il pouvait représenter. J'envisageais un quelconque acte de sa part et ce qu'il pouvait être. Les deux jours suivants l'occupation de lui présenter mes camarades de formation, surtout Lucile, Vénusque et Raouen, ils lui paraissent qui m'offraient le plus bon accueil et même, que si, admettant encore davantage mieux, était en mesure de faire la rencontre de ces derniers.

Attire surtout par les deux femmes, l'étrangère et Carol, j'avais constamment des complexes que je devais cacher lorsqu'on me demandait par exemple si j'avais déjà eu une copine ou si j'en avais une maintenant. Bien entendu, je lui mentionnai en lui disant que j'étais entré avec la seule fille syrienne du lycée et qui m'appréciait beaucoup, Nina,

et que depuis j'en ai rougi. Dans l'art
de mentir pour camoufler mes véritables sentiments
vers les hommes, j'étais expert en la matière
et personne n'avait douté de ce que j'étais
en réalité; ma réputation en dépendait et
je savais que ma véritable personnalité ne
saurait être mal en, repêché par une
grande majorité de ceux que je connaissais
dans le magasin mais aussi nos amitiés
notamment à des moments où du magasin,
mais aussi à cette solitude qui m'avait fait
passer les dernières années.

J'avais aussi remarqué des choses, une certaine
tristesse permanente que je n'avais pas à
comprendre. Les gens français me faisaient
pitié que j'étais le seul à voir, mais ne
voulant pas troubler un être si précieux
pour moi, de peur de le voir partir, je me
gardais bien de lui demander pourquoi il
ne daignait s'exprimer que quelques choses
dans et ne m'en donnait rien. Mais pour
autant de comprendre un peu plus sur lui,
je décidais que tout le temps, mon document
d'explication de cette tristesse qui me hantait
aussi.

Après de mon retour passé au Bois de
Boulogne, à la recherche d'un plan, je
savais qu'en fait ma prochaine rencontre
avec Maman et c'est ainsi que, me baladant
dans le bois où il y avait pourtant quelques
beaux arbres, je les ignorais tous,

retrouvant des moments où je me voyais sur
mon lit, obsédé par l'image que j'avais de
lui. Cette image obsédante en devenant malade
mais je ne savais pas comment j'en pourrais
renseigner. Cette rencontre avait un sens et
il m'aurait fallu de la regretter, cette mort
elle bouleversait mes sens bien fragiles.
Les sens si exaltés me font même oublier
la note du buccin et en fait, c'est que j'ai
eu et qui, je devais être catastrophique. J'avais
eu, je ne sais comment, ~~mon~~ note un 3 sur
20, note que je trouvais horrible et qui,
ajoutée à cette punition de mort que j'avais
pour Maman, me rabaissait et me faisait
sentir bien bas dans ce monde, un
pauvre être humain ne méritant pas
sa place dans cette société.

Devant cette note catastrophique, je demandais
au recteur des lettres de donner une copie
de mon dissertation pour comprendre la pourquoi
d'une note aussi basse et longue, j'en recevais
cette copie, en échange d'un unique de dix
pages, je m'installais dans cette dernière année
universitaire mais simplement une note de 6/20
moins trois points, ces points oubliés lors
du sort, j'avais apparemment qu'une poche de
personne digne qui avait des moyens
par après et dans un état normal, me après.
Une lettre du recteur qui accompagnait
la copie de mon examen, indiquait que
cette note était définitive et qu'en aucun cas

pourrait avoir lieu. Je sentais s'éloigner, et
à peu d'opération de ce Bœuf et mes projets
d'étudier le droit à Nanterre, car les points
à recueillir étaient beaucoup trop nombreux.

Je me sentais perdu et je ne savais pas si
une femme dans ce lycée Hénry de Bruges
de merde en valait la peine. Une noyée?

Je me sentais à nouveau perdu et seul au
monde, oubliant pour quelques heures cette
heureuse rencontre que j'avais faite à Auchan
et la personne de Maman.

III - * JULUS - 16.

Je n'avais pas honte de ce que j'étais, celui
d'un homme aimant les hommes; je disais
que c'était la société qui avait tort de
moi et qui me obligeait à cacher ma
révélable nature. Je l'aimais pourtant volontiers
montée et cela m'avait fait beaucoup moins
souffrir. Partager mon être sans aucune crainte,
voilà ce que je souhaitais et que la société
rendait impossible. Je me sentais triste et

privé d'une partie de moi-même. L'oublier
alors convenait à aucun? C'est dans ce
contexte très particulier, que je devais faire
fin d'une partie de ma personnalité et en
modérer la gentillesse de mes remarques.

Je savais qu'une telle révélation ne passerait
pas et je me sentais frustré de ne
pas être celui que je voulais être, d'autant
plus que au jeu et à mesure du temps

* Et... son bouyon. pas honte.

qui jamais, je devais me mettre à l'évidence
que Maman prenait de plus en plus d'importance
dans ce monde battant irrégulièrement et
souffrant de ne pas être humaine à chaque
pas que je le voulais ou que je pensais à
moi. J'étais même incapable, à cause de
cette porte surréaliste, d'écarter le monde
mouvement de musique, car je sentais immédiatement
dans une forme de métamorphose maladroite.
Heureusement que le travail était là pour me
faire oublier les sentiments bien particuliers.

J'étais autonome et pensais à priori sans supposer
toutes les possibilités du métier, tous les codes d'écrits
que j'écrivais, ce qui me empêchait pas à chaque
fin de service d'écrire quelques citations d'écrits
en plus ou en moins, sans comprendre pourquoi,
mais tous les collègues à Auchan avaient
le même problème. On importe les écrits
parce que je me sentais exposé. Le seul
hémis d'un ce travail, étaient les cahiers
du magasin (liste de courses ou de Regis-
tration responsable de sections). Je devais tous de
mémoires abstraites, mais ils produisaient tous une
méchanceté que je ne m'expliquais pas. Cette
méchanceté semblait innée chez eux. Le seul
qui se consolait des les j'appréhendais eux, mais,
il n'était pas mon chef de laire et qui
était dommage. La même, d'ailleurs, ne valait
pas honte en culture et elle avait des
montres des échelons en passant par la
cane "cane" depuis des années et des fois,

Tout le contraire d'elle, ne supportait pas la
vande sympathique. Il en résultait de cette
particularité une certaine ostentation avec les
autres membres du personnel lorsque nous passions
nos pauses ou bien lorsque nous avions besoin
d'aide, car heureusement pour nous, nous avions
quelques jours de temps de vivre les personnes dont
le comportement ne leur allaitait pas. Ici
pouvait avoir quelque de temps de seulement
manager de ce magasin, car beaucoup de
connaissances, même par cette ambiance pesante parfois,
démontrent et chaque semaine nous pouvions
voir de nouvelles choses. Je supportais cette
ambiance mais pas par le désir d'être indépendant
vis à vis de mes parents financièrement et
surtout par le espoir, alors que mes parents
étaient déçus, de voir Manuel qui me
demandait du bonheur au travail. Il ne faisait
~~Il n'était pas le seul~~

avoir obtenu le quantum d'attente des tâches,
les Four sous arms on j'habitais.

Manuel n'était pas le seul à espérer. Je
faisais aussi, avec mes camarades de
formation, la connaissance de personnes adorables
qui me faisaient oublier parfois Manuel.

Je devais ~~même~~ ~~être~~ prendre une pause
dans ma job vis à vis de lui pour
ne pas sombrer. C'était difficile mais, je
me gardais bien de le montrer aux
autres tout comme je cachais ma
véritable nature.

Ainsi je faisais la connaissance de la mariée
16 juillet de Michelle, une grande brune
toujours très heureuse et qui avait une grande
passion pour la langue allemande et tout
ce qui allait avec ; pays, culture et je pense.
Elle était l'une des plus belles filles d'Auchan
et peut-être que se constante bonne humeur
y était pour beaucoup. Je me souviens aussi
une autre femme appelée Odile, étudiante en
musicologie et qui se passionnait pour les
symphonies de Mahler, symphonies qui personnelle-
ment ne m'ont jamais plus à bien dire,
préférence de voir la même chose Beethoven
et surtout de symphonie numéro 9. Il y
avait aussi Lydia, qui avait raté son année
de médecine et avait passé l'année suivante
qui savait de montagne, car il n'était pas
possible de redoubler plus d'une fois. Cette
beauté n'avait rien de ce que je
m'imaginais à propos des personnes d'origine
algérienne : elle était plus française qu'algérienne
et n'avait pas en elle cette vulgarité que
j'avais vu à Paris au lycée. Et finalement,
un jour en prenant une pause, je faisais
la connaissance d'une autre personne, qui
s'appelait le chien à l'antenne après avoir
fait un Bac F8, un chien étrange me disait,
car le Bac F8 était fait pour les métiers
du paramédical.

Peu à peu je me faisais à ce monde
et à des personnes d'une manière inconnue;

presque les personnes avec lesquelles je me sentais
le plus en adéquation étaient celles que j'avais
~~connues~~ comme un partenaire marié avec les autres
nations avec lesquelles je m'approchais de plus en
plus et que je présentais à l'école, Boudjen et
Mouad quand j'en avais le temps. Ou bien
lorsque le hasard me permettait d'aller à
la rencontre d'eux, ce qui était plutôt difficile,
car nous n'avions que très rarement les mêmes
horaires.

Les femmes étaient donc en grande majorité
dans ces cas-là et il y avait que peu de
garçons. Et quand j'en avais un, il se
montrait aux distances dont un qui étudiait
de l'histoire archéologique et qui, naturellement
à moi, ne cachait pas ses connaissances très
personnelles, ce qui lui valait de la part de
pas mal de personnes une certaine méfiance
soit pour autant que cette méfiance ne
se transforme en haine et de voir aux
seuls dans son monde me jeter de la
pierre. Il portait de grosses lunettes et était
particulièrement, il faut bien le dire, assez
laid (ce qui n'empêchait pas son cas).

Je me représentais pourtant pour lui une
certaine forme de masculinité et d'adulte
et quand je le voyais, j'étais le seul
à lui parler de tout et de rien, car
la culture historique me fascinait et
à vrai dire j'ai me sentais très bien
avec ce réseau scolaire qui présentait

en moi une certaine forme de honte, éloigné
du droit que je sentais voir pour en ayant
eu la malchance d'avoir choisi de passer en
Terminale littéraire, choix qui m'avait plu
par à l'époque et que je savais, peu de
temps après, mesuré, voire à l'échec.
Je me sentais à la fois heureux et perdu,
le fait entre deux devoirs très proches qui
s'attendaient, que de temps passant,
pour s'effondrer. Cette période, malgré l'absence
de mes parents partis en Espagne avec mon
frère et ma sœur Tati, je me sentais vraiment
mal. Un jour, après mon baccalauréat, je rentrai
chez moi et après avoir dîné, je me mettais
dans mon lit en pensant sans cesse à
et arrivai à m'endormir et à mes côtés
que je devais partir rapidement pour le
rue de la République qu'il ne s'était
à l'époque.

IV - * TROISIÈME DÉCAINE DE JUILLET

Le travail étant obligatoire le samedi, j'avais
souvent comme pour du repos de mes amis, le
samedi ou, plus rarement le dimanche, pour en
représenter mes longues balades au bois
de Boulogne pour y chasser. Je me sentais
presque un peu, mais la plupart du temps,
je ne chassais pas et je m'amusais plutôt
du camp du bois et je devais passer
le temps qui me paraissait beaucoup trop

long, car je pensais tout de temps à André
et à ce qu'il faisait probablement lors de
ses pousées bien solitaires. Malgré mes remontrances
à André, dans ma vie de tous les jours, je
me sentais terriblement seul et cela me rappelait
des grandes solitudes que je vivais depuis 1984.
Même Noël, mon ami du château, ne faisait
qu'une partie de ma vie quotidienne. Il avait la
chance de passer ses vacances avec sa sœur
à Requeña, dans la province de Valence
en Espagne et je n'avais plus de ses nouvelles.
Les événements du présent en ce moment de juillet
1990, rendaient ma vie ~~un~~ bien morose.

Toutefois la solitude, celle à qui était mon
quotidien, rétro, sans me faire de grandes
illusions, un jour qui m'avait fait
exclamer. Je vivais ainsi, quand il m'arrivait
de sentir très forte des Brûlés de Bolognese,
de voir les étoiles et cette vie laide qui
me manquait tant; le ciel était à
l'image de ma personnalité, à un tel point
beaucoup trop monotone et loin de toute
réalité. Heureusement que les fleurs, seuls compagnons
de ce bois si spécial, étaient pour moi, avec cette
nature apprivoisée, les seuls compagnons avec lesquels
je pouvais compter pour apporter de l'air et
temps, un peu de ce bonheur qui me manquait
tant, car elles me rappelaient cette nature si
dominante de mon enfance qui faisait
tant défaut dans ce monde de pierre, de
béton, de yeux pleins par deux yeux.

dans ce quartier d'affaires de la Défense et il se
remotait de malheurs et de misères. deux royaumes bien
souvent que je vivais avec régulièrement et que
les mêmes similitudes de ce monde responsable
me grande partie du malheur du monde.

Le droit de vivre me m'entraînait tout
autour et j'y voyais resurgir cette réalité
si beaucoup trop présente, parlant avec eux
dans la plus totale indifférence des vivants.

Pourtant, je voulais finir mon petit monde, envier
un peu une nouvelle vie dont j'avais toujours
eu l'envie, mais par ma femme et sa
enfance rigide, je voyais possible. Quant
aux fleurs de ma femme, elles avaient disparu
depuis bien longtemps. Les jours étaient si
raccourcis pour sembler dans cette nuit si noire
que je redoutais tout. Voilà pourquoi les
instants que je vivais avec dans ce bois,
je les vivais comme l'ultime jouissance
d'une année qui allait à la fin.

Pourquoi étais-je si féministe. Mais et
les autres ne pouvaient à eux seuls, expliquer
ce mal être tout comme cette sexualité
au delà des normes établies. Je vivais à
mon mal de tête constant.

Enfin un jour, le miracle de Carole est lui.
De nous tous, elle était celle qui voulait
nous prendre en main, même si à force
de la vivre, je savais que le miracle se
terminerait le jour où elle quitterait son
poste de cuisinière à Auchan à la fin Août.

Vers cette fin de juillet, la chance avait fait que Louise, Meunier et Rudger étaient libérés de même jour. Peut-être pour ne pas se retrouver seuls, elle nous proposait, en tout bien tout honneur, de prendre un apéritif chez elle, dans le studio de son père comme Charles de Gaulle à Neuilly, peu qui était parti en vacances, car divorcé, et de passer la soirée avec elle. J'allais savoir enfin ce que le RDV allait m'apporter au delà de ce magasin un peu trop exigüe pour moi et comprendre un peu le monde qui avait été, depuis si longtemps, une série de long silence auquel je me taisais peu à peu habitué. C'était un mardi soir et j'allais enfin découvrir ce que j'espérais depuis si longtemps. C'était pour moi une grande première depuis la seconde, ou plutôt en quelques fois d'occasion d'aller très justement dans l'appartement de Janet Prochot, la fille du célèbre écrivain, dans le monde de la culture, justement, car le Père, et certains si mystérieux ne supportaient pas la moindre visite, surtout si elle était étrangère. C'est à dire probablement de ce fils qui semblait être si loin de ce père dont je n'aimais guère le visage et la mesure moins d'œuvre littéraire que celle, avec ce film très étrange que j'étais le seul des lycéens à connaître, car mon Père m'avait permis de le voir, du "carnet de l'inter", ou Alain Barbery jouait le rôle aux côtés d'un homme qui se heurtait peu à l'époque, c'était en 1983,

d'en embrasser un autre. Je me souviens que cette scène avait eu lieu un soir des premières années mais en même temps que ma sexualité n'était pas un idole que je voyais depuis ma plus tendre enfance. Je me souviens, en 1989, de la surprise que fut Janet quand je lui parlai de ce film si peu connu de tous. En résumé, je savais, lors de ce rendez-vous, que deux personnalités différentes allaient se rencontrer. L'une était exposé et très ouverte sur la jeunesse de Louise et Rudger et d'autre beaucoup plus effacée, la même et surtout celle de Meunier dont on ne retrouvait toujours un mystère et j'espérais, avec ce Rendez-vous, en savoir plus sur lui. Dans Meunier et sa présence, je suis que j'avais inutilement transporté quel prétexte pour ne pas aller à cette apéritif, à cette soirée. Rendez vous avait été donné un soir, le même pour moi, devant le magasin pour aller chez Louise. Meunier était prêt depuis une bonne demi heure, habillé en civil et avec plus beau qu'une cette dernière brève et cette soirée s'était de couleur rouge qu'André nous imposait. Je pourrais mieux appeler la comme très connu et naturelle de ce type qu'il de Meunier que de donner beaucoup de Meunier de la même; il portait un T-shirt de marque, que je voyais à mon tour un peu troué afin d'être au même niveau que lui. Je portais, après avoir fermé mon sac, une chemise très blanche

bleue que j'avais achetée avec mon argent gagné
à cette dernière en faisant le ménage. Rodger
lui était un fanatique du ménage en tout genre, et
malgré les fringues de quai qu'il portait, cela ne
lui allait pas, car il était à mon goût un peu
malade; le type plus du tout vaillant se rendait
à la limite sociale mais, qu'importe, notre
jeune de nous habitait quand même dans un, les habits
en pantalons et d'une humilité constante par
rapport à sa situation sociale. Il faut bien l'admettre,
je ne le trouvais pas très beau, mais dans l'ensemble
ou l'hygiène dont j'avais un peu sur les bras de
ses très s'habiller, habit, qui rendait à
ses personnes une allure de véritable adulte
indépendant, chose que je n'avais jamais constatée
au lycée.

Notre parole enfin prête, nous allions tous les trois
au parking. On était convenu, pour aller chez
l'amie en voiture.

Arrivé au parking pour voir de cet immense
parking immense, nous entrions enfin dans la
voiture que son père lui avait prêtée pour le
vacances. Il s'agissait d'une Fiat Topo à
vingt portes d'une bien toute jeune couleur mais
en bonne état.

Le trajet pour aller d'Andover à dix elle
n'était pas long. Quelques dizaines de minutes
plus tard nous arrivions à trouver une place
au parking, non loin de dix elle, nous
sortions de la voiture et marchions vers
l'immeuble de mètres pour enfin voir

retourner dans un immeuble.

Le moment me surprenait beaucoup. Il s'agissait
d'un immeuble construit probablement au début
des années 70 et qui en l'habitait, possédait
pour son état, car il contrastait énormément
avec les autres immeubles mitoyens plus anciens
dont certaines ~~et~~ architectures étaient d'inspiration
hausmannienne. Avec pour pont, une entrée
avec plusieurs et des balcons aux larges, deux
qui me menaient dans cette tour isolée
de la rue de la Paix de Nanterre où je vivais.
Arrivé au second étage, je me rendais à
voir un grand appartement. Quelle fut
par ma surprise de constater qu'il s'agissait
un grand deux pièces bien peu décoré mais
aux je pense pour qu'une personne soit jeune et
vue. Le deux manquait dans ce appartement
et quelques jours tableaux ou cadres sans importance
après naturellement un mur blanc, mais si blanc
que l'on se sentait en deux une chambre
d'hôte moyen de Paris.

Bien sûr, même des insensés dans ce appartement
d'aujourd'hui beaucoup de cette couleur bon
épluchée un dessin et je me sentais un
peu étranger tout comme moi, qui trouvait
le logement beaucoup trop petit et de goût.
Je me disais qu'il devait être dans un
logement beaucoup plus grand. Rodger lui
était très intéressé et de toute façon il
ne lui en fallait pas beaucoup pour
devenir un monde et un quartier d'ami

voulait que le sien, en même habitude à
Englebert le Baïn, il devait sûrement, tout comme
moi, habiter à la périphérie de cette ville dans
un HLM.

Avant tout dire, il nous fallait quelque chose
à manger et Carolin commençait des pizzas,
mais qui ne me plaisaient guère à vrai dire même
que la présence de Carolin me faisait supporter.
C'est aussi que Carolin, après avoir reçu les pizzas,
commença à raconter ses parents très durement :
un bac B et ensuite des études à Nanterre
en DEUG, Administration Économique et sociale,
parents dont je me demandais à quoi il
pourrait bien servir. Elle insistait par ailleurs,
sans pour nous montrer une photo de père de
de Paris qui gagnait net un peu plus de
40.000 francs. une fortune pour moi même pas
pour moi-même qui ai fait micro-économie que la
solution était très valable. Je pensais alors
à Radja dont j'avais cette même particularité :
ses parents ne comprennent pas une telle somme
par moi et j'étais triste de cet injustice.
La maladresse de Carolin, qui m'avait servi
mais à l'inverse n'était pas intentionnel de se
faire et il n'y avait aucune ~~part~~ raison
qu'elle ait fait cette demande pour nous
servir du mal à Radja et à moi ; j'avais
un effet du mal à manger, certainement
à Radja, mon mal était, et je pensais
à qui y n'aurait eu l'air de parler de

mon mal-être bien triste qui m'avait fait faire
souffrir.

Enfin, Carolin, Carolin se montrait beaucoup
plus discret qu'avant à se voir et Carolin
avait un mal de vivre à lui faire les con-
duits, car pour elle il y avait quelque chose de plus
c'est que cette soirée soit la plus agréable
possible et les questions d'argent n'avaient
pour elle, et certainement à Radja et moi,
aucune importance.

Aussi, Carolin parle un peu de la destination qui
avait été le sien, depuis le lycée. Il
avait obtenu et obtenu un bac D dans un
lycée privé de Paris-Montmartre en 1989
pour ensuite entreprendre des études brillantes,
un premier année d'économie à la faculté
de Nanterre, puisant qu'il avait eu un
prix d'entrée en 1990 en mathématiques. Son
but à long terme, réaliser ce de la faculté
de Philosophie républicaine pour se sélectionner de alors
une école de commerce réputée.

À nouveau je me sentais vraiment en
tout état par rapport à ces deux destins très
divers. Carolin, conscient de ma situation,
essayait d'être avec moi, peut-être pour
ne pas me faire du mal. Carolin a des
pizzas, elle était avec elle-même et c'est
à peine si j'ai mangé. Radja, tout
comme moi, ne dit pas grand chose,
car il était évident qu'il avait quelque
chose à dire un peu. Enfin à moi,

Je me rendis de la Bar International d'Espagnol pour jeter un regard en arrière, en espagnol remontant ainsi brièvement mes années passées non seulement seulement au Châtea de la Vallée dans une école espagnole mais aussi au collège et au lycée espagnol de Paris.

Heureusement que le temps permettait à une
citerne inépuisable. Vers 9 h 00 du soir, nous
nous es-crois de mettre drayage des sois, Carole
vous accompagnant en citrine jusqu'à la
Désjourn.

Amant des mi, je ressentais une intense
forme de mal être pour telle horreur.
les vêtements que je portais soulignaient mon
corp et cette parure n'augmentait que j'avais
pour ce mariage même, dans je ne saurais
Toujours par grand droit, me donnant l'impression
que j'avais le droit de la part de Charles et
un peu moins de moi, à une intense forme
de cohabitation, même n'au jour cette idée
de n'être que moi-même et que Charles tout
comme moi, n'avaient pas voulu cela.

C'est pour cela que de cette nuit je me suis
comme tout bien décidé, de remonter à
Moussy avec sa femme de sa sœur, même si
je trouvais la distance quelque peu longue.

En arrivant à la Daposa, l'écriteau m'informant
très succinctement par l'expérience, nous proposons
de la reconnaître un autre jour, quand
nos horaires au magasin le permettraient.

7 anni anni, e poi di, un'altra un'ora

de faire des hommes et je ne me souciais guère
de leur âme : il aimait beaucoup l'argent et
il ne s'en cachait absolument pas. Le pauvre
cothurnant avec celui de Roudje et moi, qui
n'osais rien et attendais avec impatience
notre premier salaire. Peut-être que même,
tel un anthropophage, avait besoin de comprendre
notre monde avec il était si étranger.

[illegible]

les yeux brillants et les joues de rouge,
m'avait joué, en quelque sorte, perdus
à qui me mettait tout à l'aise et que
j'ai pu le presser pour une certaine forme
de misère de la part d'une dame riche
pourvue d'un certain nombre de richesses.

Je pensais aux sacrifices immenses que j'avais fait
et qu'aucune fois mes parents pour nous
donner à nous, leur départ, une si merveilleuse
mais aussi je ne pouvais pas oublier de
même beaucoup plus tristesse de cette dernière
interruption de l'été. Je comprendrais que
mon problème avec eux s'était par ma
persévérance mais bien nos conditions sociales
incompatibles avec les attentes et la suite de
bien vivre à son la, car j'en pleurais

et je ne comprendrais pas toujours les absences,
de ce monde si injuste. Il me fallait à tout
prix oublier ces gens pour moi être en phase
avec ma réalité et la jour suivante, le samedi
toujours très joyeux de Michelle me permis de
me sentir un peu mieux dans mes conditions
que je trouvais pourtant si injustes. Au fond,
je me sentais, malgré une douleur stupide,
dans une climat dans la nouvelle maison
à Anaheim, tout en étant si soulagé par le désir
d'être comme avant lorsque on y allait on se
y sentait, je regardais tel un génie, les nombreux
boutiques de bijoux, des bijoux fins, de la
Dejeune, ou véritablement je ne me souviens à peine
quelques souvenirs. J'ai trouvé une jupe
particulièrement qui rendait ces bijoux proches
de ceux que nous portions et elle s'appelait
"Old River". Autour de la maison, les plus
existants des articles propres et je savais
que mon mariage était si suffisant pour moi
y admettre de moi-même articles; je devais donc
en trouver une autre note avec, même
si pour cela je devais faire le
Tour Paris. Tel était mon obsession en
plus de celle de mieux comprendre les
souffrances de cet étrange phénomène qui était
Annie et c'est avec une impatience de moi-même
que j'attendais mes heures pour cette
dernière réunion de justice, et de la
surprise, je constatais avec Carol et Anne
que nous avions le même pour de nous;

Rodger était plus tard, après avoir négocié, pour
avoir le même jour de repos, un jeudi, qu'il
pour cela si j'avais une longue journée avec
courage entre 10h00 et 22h00 un
autre jour.
L'idée de repasser une autre nuit avec Anne
me rassurait alors que je ne me souciais guère
de Carol qui se sentait épuisée de la
par Rodger, l'absence de drague avec elle.
J'étais si de moi-même et d'ailleurs.

V * JULUS - DERNIERE SEMAINE DE JUILLET

Cette première nuit avec Carol, Rodger et Anne
me avait rendu heureux les jours suivants. Quelque
temps après de ce moment, je me sentais plus
adulte et plus sûr, plus avec les gens d'Anaheim, même
si parfois pour moi-même, la solitude paraissait que
très faiblement. Cependant, car je me sentais dépassé
en quelques mots et je me sentais entouré de personnes
au point dramatique, même si de ce moment que je
portais en moi était toute relation. Ce qui me
permettait d'ailleurs, c'est que je vivais en quelques mots
dans un air qui ne devenait pas longuement. Dès
septembre, je savais de Carol et Anne et continuais
par, continuellement à moi et d'ailleurs si Anaheim
même à tous, parfois, avec possible dans la
maison quand je me voyais faire une bague
que je trouvais par ce si mon amour et le
le sentiment qui paraissait un problème
pour faire des problèmes. me paraissait si simple

pendant la même période alors que j'ai cessé de
et que me reste que je reste depuis ne me sent
guère. Mais, lui, n'aurait pas ce badge et il
me demandait un peu comment en avoir un, mais
comme il avait un cas de deux mois, il n'y avait pas
de droit, quelque autre, et je me souvenais un peu
depuis de pour moi. L'ent d'être pingre et
les facteurs de la direction, de plus étape et
semble uniquement par accident, renouvelant
à des locaux de production, car tous les accidents
étaient liés à des d'occasions ou mieux ne peut
je ne suis ni se souvenant rien d'un autre âge.
Par exemple il n'y avait pas de magasins (trop de)
et de mieux, le mieux que j'ai pu voir, provenaient
de mieux. d'occasions des magasins et qui avaient
été démantelés. (Sont des systèmes de vente pour être
utilisés). Radio semble être la chose de ce magasin.
il faut bien l'avouer, mais on connaît tous les lieux
tous différents, des magasins par des lieux et de
sont très et deux ou trois d'être qui le démontrent
et qui avaient leur place dans ce magasin pour
entier d'installation des pièces pour les pièces mieux qui
ne demandaient qu'à être. Deux heures après
l'ouverture des magasins, ce dernier était d'une
valeur repoussante avec un peu d'attente par des
mille d'achats. de mieux sales qui salonnaient
de voir que il faut bien le dire, avait été
très mal utilisés par le service du magasin.
Il avait même par là que certains boutiques
de lui ou de la course du capital estant sur
le sol. pendant des heures avant une installation

installation bien mieux. ce qui consistait de l'argent en
magasin, car il fallait noter dans un certain de
pièces qu'elles, tout ce genre d'incident bien comment
dans un magasin. Les crimes certains, qu'ils ont
homme (ils étaient tous) ou femme (en grande
marge), notant aussi dans un autre cabinet pour
de temps, du jour heures par heures et j'ai appris
bien plus tard que les données avaient leur importance,
car qu'une à plusieurs et à faire même tous,
le magasin ne pouvait de dire qu'il avait y
plaisir ou faire des choses pour ne pas s'ennuyer.
Mais, le d'être d'affaires des magasins n'était que
et je continuais, à chaque fois que j'y allais,
qu'il fût très bien. un de nous continuait
d'un travail qui amassait à ma fatigue, mais
que je ne pouvais laisser tomber, car j'avais
besoin de ce travail, j'avais besoin d'argent pour
envoyer un peu d'argent cette indépendance que
j'avais de tous mes amoncelés, si j'en
j'ai-ils et qui étaient déjà seuls.

Pour cette dernière semaine de juillet, malgré
tous les petits travaux de la vie en magasin, ma
priorité était de recevoir une autre note avec
la note, l'argent et le tout. Je me portais un peu
de savoir si la note, si gentille et gentille j'ai-ils,
avait été présentée aux l'argent, car on n'aurait
de recevoir l'argent.

Comme nous étions en un nouveau, les notions
jusqu'à 22h00 ne nous commencent pas et
nous arrivons en de la chose. pour cette dernière
semaine, d'avoir tout plus ou moins la même

hommes. Carole, Remy, Maud et moi nous nous
détournions pour avoir nos pensées à la même heure
et c'était le seul moment où nous pourrions réellement
discuter de tout et de rien, même à la fin.
me paraissait aux rapaces, car je n'en comprenais
pas plus ses raisons qui consistaient à être une
mystérieuse et dont ses yeux, si tristes, cachant une
une souffrance que je ne saurais pas. En effet,
pendant les jours, nous ne franchissions jamais les
barrières de l'histoire et cela me ~~semblait~~ semblait,
car je n'avais pas à inventer une jeune relative
hétérosexuelle par exemple. Elle me paraissait être
quelque chose, car je sentais en avoir un peu plus
lui. Maud restait parfois dans ses propos
et il ne fallait jamais de se ni jurer. La
seule personne qui s'engageait dans le genre
de discussion, était Carole et à quelle ~~elle~~ elle
~~me~~ racontait sur la diva de son père avec
la mère, je n'en pouvais rien faire pour
être honnête.

Un jour, en salle de classe, devant cette dernière
~~elle~~ dernière, Carole nous invita Remy, Maud
et moi à passer le week-end et de venir chez
elle le mercredi 25 juillet. Le seul problème,
c'était Remy, car ce jeune à avoir beaucoup.
Habitué comme à l'école, à venir à l'école
de l'après-midi avec un autre cousin pour pouvoir
être là. Je n'ai jamais vu personne à
avoir fait, car ce genre de truc était ~~très~~
rare, même si y paraissait à la fin et
Remy avait été donné ce mercredi en l-

d'après-midi pour aller les rendre, toujours en même
avec la FIAT TIPS de son père, toujours en même.
Et attendant, parce que, c'était que je pourrais
venir ou le Remy que j'attendais avec une certaine
impatience, j'avais jadis le dimanche précédent au
Boulevard de la République où je ne pourrais qu'à Maud.
Malgré cela, j'avais rencontré un jeune qui m'a
très bien, car je ne me sentais plus dans mon
élément, Maud occupant de tout le monde de ma
pensée à dimanche. Derrière me place, par
de cette date avec et ça changeait, Maud
avait obtenu des nouvelles, une femme. Je
se sentais qu'il m'a pendant de temps, et
à sentir quelques minutes avec moi, comme si.
Je savais qu'une Maud, tout ce était que platine
mais, malgré tout à bloquer ma libido pourtant
très forte. J'essayais de m'imaginer ce qui
pourrait bien faire le peu de, ce que se ni
devait être et ce qu'elle avait au lieu d'être
à l'enfance. Cette histoire pour moi semblait
par une très très longue le dimanche matin, me
faisait presque penser à tout et je voulais que Maud
faisait ces amis que je n'avais pas en depuis
Remy et le château de la vallée; il n'en avait
travaillant et le temps, me semblait très
longue je repensais aux boudoirs de la mère,
perdue au château de la vallée et la malice
des années difficiles ou j'avais du jadis faire
à des moments de la part d'Annie, de la maquette
et à mes yeux supérieurs, mais aussi d'admirer
seraient vous et d'un dessin abstrait et même

et qui se pluraient à l'été. La dernière année nous
avons cette atmosphère pesante de l'été et elle se
la plus belle de ma vie. Je voulais parler
mon trouble avec Louis, mais je sentais que
cela ne servirait à rien, au moins pas pour
le moment, car je ne voulais pas qu'il devienne
un scandale, la discussion par moyenne, me rendait
pour lui, même si j'avais encore tout espoir
avec lui. Je vivais à moitié entre un air
diminué et une réalité brisée, plus triste que
me rappelait la année où je n'étais seule seul,
sans que Louis n'apparaisse au tableau, car
elle était la seule femme de Louis qui avait de
la véritable affection pour moi. Mais pourquoi
parler de cette brève histoire avec une
jeune femme et d'ailleurs ; je ne voulais pas
devenir poète.

Le soir, nous étions tous réunis à partir des heures.
Louis était même plus heureux que le soir précédent
et je sentais la chair de poule.

Dans la soirée, en attendant de l'appartement de
Louis, Louis était assis à ma gauche, à
l'écoute de la radio. Je pouvais le sentir et
il portait une robe donc je n'avais pas lui demander
lequel. Louis et Roger parlaient de baseball
donc que Louis, au jeu trop commun, me posait
des questions sur le qu'enquêtait il me venait
parait. Je lui racontais mes vieilles expériences,
mais après au l'été de la brève qui avait
manqué ma personnalité mais j'espérais tout
ce qui avait un rapport avec la dernière fête,

autres que jamais je n'avais, tant de les dire
que me au lycée Louis venait pour moi, je
n'en devais pas plus et lui non plus. D'ailleurs il était
beaucoup plus distant que moi, plus taciturne qu'une
à l'égard de l'impudence de l'existence et je
respectais ses devoirs, même si je restais sur ma faim,
car sa yeux semblaient avoir une grande souffrance
qu'il avait des mal à l'œil et que même Louis
avait plus noter. D'ailleurs, Louis avait qui parlait
le plus de ces projets pendant la semaine.
Lorsque nous sommes avec les elle, nous avions
commencé, comme la dernière fois, des piques
et du soda. Je trouvais cette bouille d'ailleurs
pour être honnête et ça a même si j'ai touché
à mon mariage. Louis n'aurait pas de parler
de tout et de rien. Roger, manquant de
sujet, nous parlait à l'égard de Louis, qui se-
rait être la fille la plus cool de France. A-
t-on dit il parlait pour parler et à qui à nous
disait à nous pas de même importance, car
toute comme moi, Louis voulait en savoir
un peu plus sur Louis qui ne devait pas grand
rien et restait toujours avec mystère.

Pourtant, la conversation dura jusqu'à trois heures
et comme il y avait plus de temps en
comme, Louis nous proposa de dormir les elle,
ce que nous le gâmes acceptant immédiatement,
car le jour suivant était une journée de libre
et que nous avions pas de contrainte.
Louis proposa à Louis de dormir avec moi
dans le même salon qu'elle dormait avec

Radya dans le camp il est sûr. Cette idée
de dormir avec Maman me dérangeait et lui aussi;
du moins cela se lui posait pas de problème,
particulier, car j'avais réussi depuis cette nuit
à laisser de côté cette punition d'ailleurs que
j'avais pour Maman ou moi-même partie, je l'écarterais
comme un obstacle, même si c'était remontait
rejoignait de sa réalité.

L'est après un peu peu d'une heure du matin
que je dévance la plastique de Maman. Je
avais un corps plus conséquent que le mien,
bien dessiné, avec quelques poils ici et là et des
de pectoraux, de abdominaux et des jambes dignes
de plus beaux mecs de la Terre et de tout l'univers.
Le minuscule autisme le qui me protégeait en fait.
Maman portait aussi sur lui un calico. Bien aux
beaux mains aux pieds, car il ne dessinait ni
intérieur des choses qu'il pouvait voir.

Enfinement, malgré ce très beau spectacle
auquel j'assistais, je ne bavais pas à la
vue de cette merveille aux abîmes des
un peu magique et du calico - net de Remy,
ce dessin était d'une magnificence même, les
proportions que le mien. Or, c'est moi,
je gardais avec moi mon T-shirt, car je
n'étais pas le modèle aux autres tellement
je me sentais en position d'infériorité.
L'autre voulait voir - qui se ressemblait
et après de vaines demandes, je lui ai
montré mon corps que je réjetais et que
poussant l'autre à l'écart.

Il n'y avait rien de sexuel dans tout cela. L'autre,
ayant une éducation libérale, ne nous jugeait pas
par notre plastique et elle ne se gênait pas de le
se voir y aller avant de dormir, car elle
savait que ni Radya, Maman ni moi-même avions
la moindre prétention (sans) Radya qui trouvait
l'autre très très jolie. Personnellement, je la
trouvais quelconque, dans le monde, lui de cette
souplesse de beauté.

Avant de dormir, je repensais à Pierre que j'avais
connu en 1989 et qui lui avait été très proche;
un peu trop, peut-être, car à l'époque PD et je
préférais la plastique de Maman à celle de Pierre,
beaucoup plus trop stéréotypée.

Vers une heure trente du matin, la lumière de l'appartement
était éteinte. Maman, qui était à ma garde,
s'endormit aux rapidement alors que j'avais du mal
à le faire, tellement j'étais au creux de la jouissance
de le sentir près de moi, en calico. Sa respiration
me procurait un bien-être que je n'avais jamais
connu et qui me troublait profondément.

Maman bougeait pas mais. Il semblait aussi un sommeil
à la fois profond et tourmenté et je me sentais
qu'il allait avoir des moments pénibles de sa vie,
un moment qu'il garderait encore secret dans sa vie.
C'est alors que soudainement alors, alors que Radya,
j'avais une demi-heure avant de le voir
plus physique avec l'autre, contact qui se fait pas
possible, car l'autre se jetait avec l'autre et
en même temps, les tentatives de rapprochement.
Maman, bougeant de son côté, me priait

le tour et nous nous voyions d'un et d'autre
avec quelques curieux qui étaient bien placés pour
voir, car il dormait profondément. Ainsi, je sentais
certains de ces regards de ce côté et de l'autre sans
se faire aucun et mon plus grande peur était
qu'il se réveille entre temps. Je pensais peut-être
que dans son rêve, il sentirait une main quelconque,
mais les choses, bien confuses, se passaient plus
bête même ~~si~~ si elle restait très drôle.
Ainsi il continuait ainsi les paroles, entre les
mains, et à plusieurs reprises, car qu'il ne se
rende compte de quoi que ce soit, je le repoussais.
Quel moyen de pouvoir à ~~mon~~ m'attacher
de la sorte? Que pourrais-tu se passer pour
que Marc, pourtant hôte, ait besoin d'aider
de moi pour aucune affection? Car, je
comprendais que cette même affection lui servirait
excellente défense.

À un moment, alors ~~qu'il~~ que nous étions
dans d'un et d'autre, il se releva légèrement
les yeux et s'excusa pour ensuite se retourner
et redormir à nouveau. Les épisodes ainsi
donc je ne suis pas capable de temps mais
il restait moi-même et je n'ai pas eu
à quelle heure je me suis à mon tour
endormi - le plus remarquable, c'est que j'avais
un bandon, mais ce ne fut pas le cas. Je
n'aurais, car nous plus ~~me~~ rêvé de lui dans
cette nuit bien courte, et le moins sur
cette obscurité, le voir si effrayant, m'avait
souvent l'impression que cette nuit à venir

par être longue, mais plutôt très courte. Dormir avec
Marc avait été une expérience et de fait celle de
peur, car à plusieurs reprises, des mouvements brusques
me réveillaient brutalement.

Le lendemain, au réveil, j'avais oublié cette nuit
pour autant si route pour moi, même si nous nous
étions réveillés tous. Je me souvenais seulement
d'avoir qu'il ait oublié cette longue période qui
me donne le droit de prouver et qui le rendait
de plus en plus attrait et mystérieux pour moi.
Carole fut la première à se réveiller et moi le
second. Marc se trouvait et en dormait profondément
qui voulait ensuite devenir celui que l'hôte me disait
qu'il était un peu plus de trois heures du matin.
Carole nous recommanda si nous avions peur une
bonne nuit et je lui répondais: oui, bonne nuit.
Ainsi Raula se plaignait du confort au premier étage
pour lui de l'après-midi et du salon. Bien entendu,
je ne disais pas un mot de mon trouble
que j'avais eu avec Marc.

Carole, Raula et Marc burent un café et moi
un thé, car je n'avais pas de café.
Après avoir pris une double dragée, Carole nous
proposait d'aller déjeuner dans un restaurant non
loin de chez elle. Le problème, c'est que je n'avais
pas envie d'y aller moi-même et Marc,
dans sa gentillesse amicale légendaire, décida que
elle n'était un problème et qu'il se ferait le
placard de m'entraîner. Ainsi avant de
nous servir de la table et d'attacher
aller devant le déjeuner de Marc de lui et

il me proposa de l'accompagner, et que finalement, car
enfin j'allais en savoir un peu plus sur moi, des
nouveau c'est ce que je pensais.

Aller au restaurant à l'est étranger, car la dernière
fois que j'y suis allé, c'était à la Piella
en 1983 pour la commémoration de ma venue au monde
de Maman.

Il fallait j'ai été pour aller rendre à St Cloud
le squelette de Maman, et le restaurant se trouvait
juste à côté de 12430, donc qui me permettait
d'être là.

Maman et moi j'étais, nous avons acheté l'appartement
de l'aveugle et nous avons travaillé rapidement
jusqu'à la gare parce que la Défense. Les deux
à Paris une bonne dernière heure. Mais ce
qu'en de la gare, nous avons attendu quelques
heures et par chance la dernière arrivée direction
à St Cloud, nous l'avait à Paris, donc, et
qui nous permettait de gagner du temps et c'est la
seule que nous de 45 minutes après notre
départ de Paris, nous étions à St Cloud.

Maman habitait dans une résidence où, la
résidence du Beau où il y avait une banque
comme une banque. Cette résidence n'était
pas très bon de la gare.

Aussi dans ce restaurant, le deux j'ai une petite
maison, car je n'étais jamais resté dans un
habitat collectif aussi moderne, propre,
meilleur que de Paris. Maman pensait. Elle
devrait de me tout raconter de l'histoire
et je me sentais terriblement perdue mais

aussi perdue d'être en ce instant avec Maman
qui était toujours en nous. Je pense que pour
Maman, il savait que pour moi je n'étais dans
un autre monde. Et alors, j'étais, c'était nouveau.
Cela dans un monde deux pièces à Levallois-Perret
quand cette ville était encore populiste et j'ai
toujours pourquoi mes parents nous avaient
mis dans un appartement exigu au 14ème
de la ville, car nous à l'époque dans un 20 m²
pourrait à long terme cela paraît longue nous
attention d'être de la puberté, donc celle de la
puberté. C'est Maman et au contraire mes parents nous
avaient fait toujours confiance et que nous étions
libres d'aller où nous voulions à partir de
l'âge de 16 ans... J'étais à cette maison
de Levallois, où pendant j'ai passé une enfance
terrible et belle, avec mon père alcoolique (qui ne
l'était plus depuis 1985) et devant de ce
travail entre la Défense et St Cloud, j'avais
souvent à Maman une partie de mon enfance et
de mon adolescence et de mon jeunesse pour mon travail
par les années de plomb et me faire, malade de
mon alcoolisme, nous avait rendu la vie impossible.
Je ne pourrais pas lui en vouloir et pourtant
j'aurais voulu partager les épreuves avec Maman qui
souvent nous vivait avec plaisir, car pour lui,
me ne avait été, certainement à la fin
donc je ne suis pas grande chose, une grande
aventure. Je lui parlais aussi de Noël, ce
aussi d'enfance un peu capricieuse, qui observait
tout de sa mère et qui n'avait jamais

comme le Père de moi (il amenait son a, son mariage
alors que pendant les années, elle avait été Tabou. Je
lui racontais aussi ces notes sur le volcan Argente,
qui avait été pendant trop longtemps et qui le rendait si
terrible, au point que cette période, il était encore
~~si~~ pire alors que plus aye que nous, car ne
je suis en 1968 ou 1969, je ne suis plus.

D'ailleurs de Noël, j'avais reçu une lettre qui ~~me~~
~~me~~ ~~par~~ ~~le~~ ~~mon~~ ~~ici~~, lui qui n'avait eu
et moi-même à Bagdad, dans la région de Valencia
en Espagne. Le ~~son~~ ~~disait~~ ~~la~~ ~~mon~~ ~~mon~~ ~~mon~~ :

Bref, je ne cachais plus à Maman toute cette histoire
que j'avais vécu depuis le début et je sentais
que elle pensait terriblement Maman qui disait
de quelle sorte et que je lui avais dit. J'avais
voulu lui en dire plus mais je n'avais pas lui
montré ma véritable personnalité, comme moi, je
gardais certains secrets, en moi dans mon cœur.

Quand son retour était dans son appartement,
le choc fut encore plus terrible. Maman i'avait
que son Père s'était par là et s'était lui il avait
se trouva dans un studio que se trouvait lors
par lui au dernier étage de cet ensemble.

L'apparence des parents de Maman était grande et
fut propre; lui très agencé avec un très grand
salon, très grand (avec plus plus) que
celui de ma tante HLA ou phatiani. Époque
supérieure, il y avait un très beau piano
dans tout beau et Maman ne possédait
quelques notes de docteur. Il était terriblement
jaloux de cette situation, car moi aussi.

J'avais voulu appeler du piano, mais elle ne put
pas possible par manque de moyens. J'avais
pourtant fait du volige dans les années 70
à l'école d'écriture mais j'avais mal à cause
de la musique dont je me trouvais et des problèmes
de ma mère, je n'avais pas été en vol de
la troisième année de formation alors que j-
m'efforçais à apprendre de ce instrument. De tout
je ne avais un piano de son état inimaginable
et beaucoup trop cher. Le silence s'était imposé
depuis l'année en fin que Maman à l'école,
se Bulwary qui avait toute la même musique
qui regnerait sur la ville depuis les années.
Le projet du nouveau train de travail était
de faire de se ville un nouveau New York, d'ailleurs
la dans la, les parents avec je paraisais nombreux.
de l'avis sur le point de faire et de l'avis entre
1983 et 1985 la prison devenait aussi avec la
certaines mines Citocien qui produisaient encore
quelques 2 CV.

Le seul hic du logement de Maman, c'était la
couleur orange ~~de~~ ~~années~~ ~~de~~ de se milieu.
Elle semblait être de couleur 70 et il semblait
effectivement qu'un coup de peinture était exigé.
Je sentais et évidemment à la redonner
un moment digne qui aurait pu me faire
sentir un peu plus dans l'incertitude de Maman,
et je constatais par exemple qu'il n'y avait
pas de nouvelle photo de famille encadrée
comme c'est le cas chez moi. Le mystère
sur la famille restait une histoire.

Bien entendu, je cédais à Anouk et que le logement
avait produit en moi et je cédais de scier à une
si si différente de la mienne. D'un certain fait,
un agissant ami, je ne voulais pas blâmer mes
parents qui ont tant fait de sacrifices pour nous,
même si ce ne fut pas évident dans les années 80.
De toute façon, je pense que Anouk, s'occupait pas
compensé de l'absence de mon enfance, de celle de
mon frère Joël, de ma sœur Anouk et de cette sœur
dont je n'ai plus de nouvelles et qui habite
en Espagne, à Logroño, et qui me manque tant.
Anouk.

J'aurais aimé vous voir à qui remémorait Anouk
dans sa jeunesse quand il me fit visiter sa
chambre qui avait l'air plus d'une chambre
d'adolescent que d'une chambre d'adulte. Elle
était grande, spacieuse mais lors des fêtes, comme
la mienne et je n'osais pas lui demander de
me montrer par exemple un album familial. Je
restais sur mes gardes et la seule chose que j'apprenais
sur lui, c'est qu'il avait eu aussi une enfance
douloureuse et à la mienne.

Anouk Anouk ne désignait et c'est rapidement
que nous quittons son ~~bon~~ logement.

Nous avons ensuite suivi jusqu'à la gare où
un train pour la Défense arrivait par inadvertance.

M. Anouk à la Défense, nous prenons un bus
jusqu'à Pont de Neuilly, où lui et nous
attendions Raphaël et Lucile qui était déjà
au restaurant. Mon oncle nous a fait à temps
la fin du service et nous étions ^{les} seuls invités.

Il y avait dans le restaurant de la rue de
Gougham et qui s'appelle l'Éclaircie je crois.
Le restaurant avait de la nourriture française. Le dîner
était un peu trop dur et de mauvais goût, un
peu trop fêlé blanc, trop amère et pour ainsi
dire laid... Anouk en même temps était
pit à femme, nous avons tous commenté de
même plat, une main avec une bague et de petites
dangereuses; vraiment de peu qui fera un droit et
le résultat fut incertain.

Anouk nous a dit tout et de suite; relevait à
peu de quatre cent pages, mais que je trouvais
trouvait pour la quantité meublée de ce qui
nous avait été dit! Nous étions très une bonne lecture.
Après l'avoir lue, j'ai dit je ne suis pas, car elle
avait été avec une personne sans que nous
savions de quel s'agissait. Les mots importants
peu, car Raphaël était fatigué, car il avait
eu mal au cœur.

Anouk, ne voulant pas rester seul, me demandait
si il ~~me~~ je voulais l'accompagner jusqu'à St
Maur, sans pour autant rester avec lui. Pourquoi?
Je ne le savais jamais mais je me disais
qu'il avait peut-être peur que je n'aie sa famille
et son frère et qu'il s'en fût peut-être pas mérité
de me la présenter.

Je l'accompagnais donc jusqu'à sa résidence
au Breuil, au sein de l'entrée de son ensemble.
Pendant le dîner, Anouk avait insisté pour
me dire qu'il avait été très content de
m'avoir et qu'il m'attendait pas de voir une

certains réciprocité. Je l'ai laissé aller des lui et
certain, mais je suis repenti des moi, j'ai l'air
pu qu'une même avoir accès à la je n'ai l'intimité
de l'un qui n'a gardé son de cœur. Mais
n'avait pas pu, quand il fallait de série de l'autre
de ne pas oublier, cette insensibilité trépidante que je ne savais
absolument pas et je me disais que l'absence de
plaisir dans la coiffure d'un homme n'aurait
quelque chose de sérieux pour lui et cette famille
bourgeoise n'est insensibilité.

Je m'entraîne ensuite des moi et bien qu'il ne par
pas l'air, je me mis sur lui, incapable d'être
qu'un que ce soit ou bien de perdre. J'avais
été trompé par la stérilité de l'un, par cette
possibilité en peu de temps toute pour moi et dans ce
lib, je ne savais qu'il lui en manquait, en
vain, de comprendre ce sens qu'il gardait si
précieusement. J'étais même incapable d'écouter
de la musique classique, le don j'étais sûr,
c'est que j'étais par conséquent de ce sens, un
accusé bien entendu platonique et en cela son
en rapport avec la musique classique. J'essayai
tous les jours d'être de ses amis, mais n'
je savais que cela ne serait probablement
de son côté ne peut l'être, car tout
vous répand; que le rôle de la dame sociale
mais aussi de son insensibilité avec une
amitié double. Tout me semblait être bon
de par la porte et je voyais; échapper en
moi un certain sentiment qui ne pouvait
pas avoir lieu et cela me désolait.

J'ai aimé même et à avoir quelques larmes,
car tout me qu'on dit, en dehors de celui de
l'un, me semblait sans intérêt et j'attendais
avec une impatience qui me faisait mal au
sein, me produisant remonter aux lui. Je la
redoutais aussi de peu de lui l'absence d'intérêt
à d'oublier tout ce qu'il était la cause. J'avais
peu de l'air une gorge quelque peu serrée, et
d'être trop, présent pour moi au point de la
faire fuir.

Après ce qui s'était passé entre lui et moi, et même
si je savais que pour lui, cela ne représentait
à rien dire par exemple, je me demandais
de quoi l'accusais avec ce me semblait d'être.

Oublier cette nuit, je ne pouvais pas le faire.
Je ne m'entraîne de l'un, mais moi aussi
j'ai. Je me demandais, que j'avais de depuis
toujours et excellent ami, un peu comme
j'ai pu le connaître avec Rome. Je savais
que tout cela ne serait pas ma cause et
que ce n'était que du temps, j'étais, mais
cette nuit avec lui, je comprenais qu'elle
aurait été la plus importante de me si tout
mon la nuit de cet aspect me que
j'imaginais de retrouver dans ma mémoire.
Cela me disait tout sur ma solitude et
sur personne, si par l'un, n'était de l'importance
à mes yeux, par même l'un et l'autre moi
ami l'un que j'ai aimé bien avec elle
et au bout quand je lui rencontrais ce
qu'il avait été pour moi d'un de moments.